

F N° 18
4 frs
2^{me} NUMERO DE SEPTEMBRE 1942

Belgique 2.50 fr. / Bohême-Moravie 3 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kuna / Danemark 50 øre / Espagne 1.50 pes. / Finlande 4.50 mk. / France 4 fr. / Grèce 30 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 lire. / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 20 lei / Serbie 6 dinars / Suède 53 öre / Slovaquie 3 cour. / Suisse 45 centimes
Turquie 15 kurus / Syrie méridionale, Maroc de l'Est 30 Pi.

Signal



Prêt!

Le pointeur ferme
la lucarne de sa tourelle.
La char avance, l'attaque
commence

Cliché du correspondant de
guerre Artur Grimm (PK)

On cherche un général

*We, too, have our Rommels... if we would employ in the right fields of action
Nous avons aussi nos Rommels... mais il faudrait savoir les employer*

« QUAND les choses tournent mal pour l'armée anglaise, il se manifeste un trait louable du caractère national. On n'en rend pas responsable le commandant en chef, on évite même d'évoquer sa responsabilité. Le blâme se fera entendre des mois, peut-être des années après, mais pas sur-le-moment, bien que cette absence de critique personnelle éveille une fausse idée de la façon dont s'est produite la défaite. Un chef militaire, fût-il, il y a quelques mois encore, pour son mordant, ses brillantes qualités de stratège et de tacticien, tombe subitement dans l'oubli, sans qu'on sache pourquoi. On n'en parle plus. »

Nous empruntons ces lignes à un article de l'hebdomadaire londonien « The Sphere », article qui a paru vers la fin de l'été sous le titre : « C'est le commandement qui décide de la victoire. » On y examine en détail les qualités de quelques généraux anglais, et l'on essaie d'y réfuter, ou plus exactement d'excuser, aux yeux des Américains, les défaillances du commandement militaire anglais.

« De plus en plus, les Américains abandonnent l'idée que l'essentiel serait la masse de chars de combat, d'avions et autre matériel d'équipement mécanique, pour en arriver à conclure que l'on n'a pas attaché suffisamment d'importance au mérite des hommes qui se servent de ces engins, notamment au mérite de ceux qui dirigent effectivement la bataille.

« Nous, qui avons inventé le char de combat, n'avons-nous donc pas de spécialistes capables de conduire des formations armées comme a pu le faire un étranger ? » demande le journaliste anglais.

Cet étranger qui s'entend si bien à commander des formations de chars de combat n'est autre que le maréchal Rommel. L'article de « The Sphere » laisse nettement entendre que ce sont les défaites de Bir Hackeim, de Tobrouk et de Marsa Matrouk qui l'ont engagé à formuler ses réflexions sur l'insuffisance des Anglais en la matière. Il prétend que si l'on ne critique pas les généraux ayant failli dans quelque campagne, cela tient à un « trait louable du caractère national ». Il nous faut cependant citer une exception, celle de Winston Churchill, cet aventurier politique par excellence, qui a coutume de chercher le bouc émissaire parmi ses stratégies de la retraite, quand il y voit un avantage pour sa politique intérieure. Il voile, il est vrai, ses accusations sous des termes fort prudents. Il n'est pas rare que ceux qu'il a désavoués se voient placés à un poste politique où ils ne peuvent se permettre de critiquer la direction générale de la guerre.

« The Sphere » a parfaitement raison d'écrire :

« Rommel n'est jamais resté derrière ses troupes pour diriger les opérations, comme le font nos généraux du Grand

Quartier Général, installés au Caire. Il s'est toujours rendu aux premières lignes pour tenir bien en main tout le système nerveux de ses forces. »

Le maréchal Rommel est depuis un an et demi en Afrique. Depuis un an et demi, les Anglais connaissent donc sa façon de faire la guerre. Et, cependant, leur Grand Quartier Général est toujours au Caire. Faut-il croire que c'est encore « un trait louable du caractère national » que de ne pas vouloir apprendre de l'ennemi ? Un général anglais m'a dit le jour de la capitulation de Marsa Matrouk : « L'offensive de Rommel ne fut pas une surprise pour nous. Nous étions préparés contre toute surprise, et pourtant il nous a surpris. Ce qu'il a entrepris s'est toujours fait dix minutes avant nos prévisions. »

On sait que l'on ne parle guère, en Angleterre, des défaites de Malaisie, de Java, de Sumatra et de Birmanie. Les journaux s'intéressent surtout à la situation dans l'Atlantique, qui devient toujours plus grave, et en Afrique, le seul théâtre d'opérations où les Anglais ont montré quelque activité cet été.

Malgré les leçons qui leur ont été données sur tous les théâtres de la guerre, les Britanniques ne doivent pas critiquer les décisions du Premier ministre qui, lui, a si souvent nommé aux plus hauts postes militaires des généraux dociles à sa politique, pour lesquels il a fait de la propagande dans ses journaux ?

« The Sphere » pense ceci :

« Des spécialistes américains sont d'avis que Timochenko, Mac Arthur et l'amiral Cunningham sont les meilleurs chefs militaires que les alliés aient découverts. Mais ils ne peuvent se faire une idée des mérites de Wavell, et se demandent pourquoi on l'envoie à travers le monde pour remettre les choses en état quand elles vont de travers. »

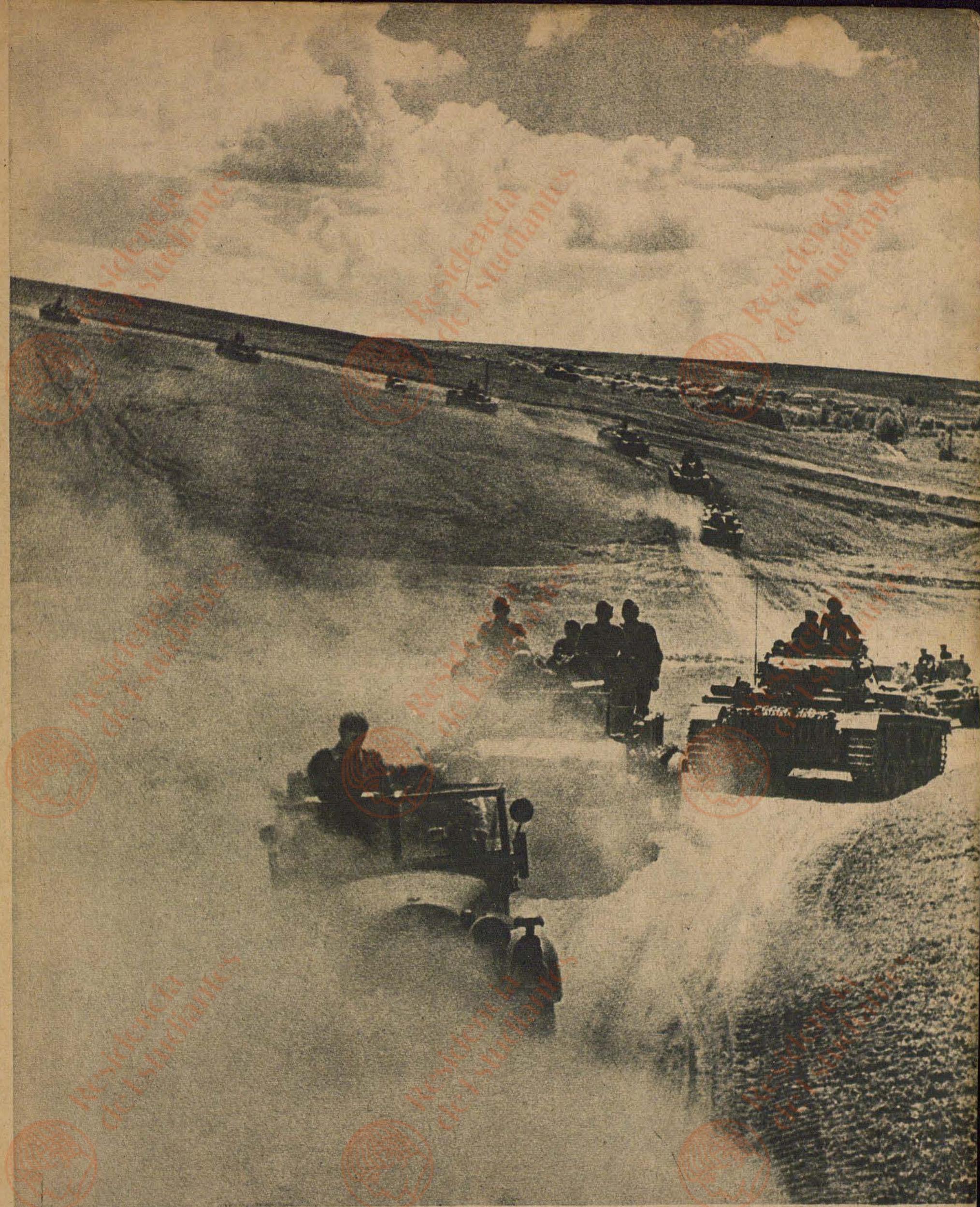
Il est de fait que Timochenko, Mac Arthur et Wavell sont les généraux le plus souvent cités dans la presse anglo-américaine. Timochenko est « le grand espoir » des Anglais et des Américains depuis le début du dernier hiver russe. On peut lire chaque jour sur son compte des articles enthousiastes. En est-il pour cela un grand chef militaire ? Jusqu'à présent, il n'a pas encore gagné une seule bataille.

Mac Arthur a été proclamé le héros n° 1 des Etats-Unis, quand il abandonna ses troupes sur la presqu'île de Batan et s'embarqua avec femme et enfants pour l'Australie. Après son avance sur Béngazi, Wavell a été chargé d'autres tâches sur le théâtre des opérations en Asie. Bien qu'il n'y ait remporté de lauriers sur aucun champ de bataille, « The Sphere » continue à prétendre de lui « qu'on l'envoie à travers le monde pour remettre les choses en état quand elles vont de travers ».

On cherche un général !

J. I. T.

MERCEDES-BENZ
MOTEURS D'AVIATION



Après la percée

La poursuite commence. Le but suprême de la bataille est l'anéantissement de l'adversaire. Si celui-ci est rejeté de ses positions et mis en fuite, l'objectif du général est de rejoindre le reste des forces adverses, de les obliger à

s'arrêter, et à accepter de nouveau le combat. Il doit les isoler jusqu'à l'épuisement ou même les dépasser pour leur couper la route de fuite frontale. La poursuite commence. Cliché du correspondant de guerre Artur Grimm (PK)

POURSUITE

Reportage sur les batailles de poursuite, telles qu'elles se sont déroulées à l'est, après les grandes percées de l'été 1942.

Même l'avance a ses pauses, comme nous le voyons ici pour une unité de tanks. La marche, tel un filo continu, trouve ses intervalles rythmés. Les objectifs quotidiens sont établis de telle sorte qu'il reste assez de temps pour une utilisation meilleure du terrain par les véhicules, pour un contact constant des différentes armes entre elles et avec le commandement, permettant ainsi des échanges de vues. Ils sont surtout calculés de façon que le commandement puisse, à chaque instant, raccourcir l'étape. Ainsi, malgré la rapidité de la poursuite, la troupe reste en même temps prête à l'action. Si l'ennemi devait tenter de se retrancher, les soldats allemands annulerait leurs projets, parce qu'ils ne sont pas hors d'haleine.

On se remet en marche...

La discussion avec les commandants des unités suivantes n'a duré que peu de temps.



...les conséquences :

Le tankiste avait cru pouvoir avaler rapidement un petit rasscroûte. Maintenant, le moteur est plus pressé que l'estomac.



En marche!

Un quart d'heure plus tard, la longue file des chars qui roulaient de front ou les uns derrière les autres s'est mise en mouvement.



Immédiatement derrière les chars

A l'avant des chars, un homme a levé le bras. Ce geste n'est pas seulement pour les chars le signal de se mettre en marche. Il ébranle aussi les colonnes sans fin qui les suivent.

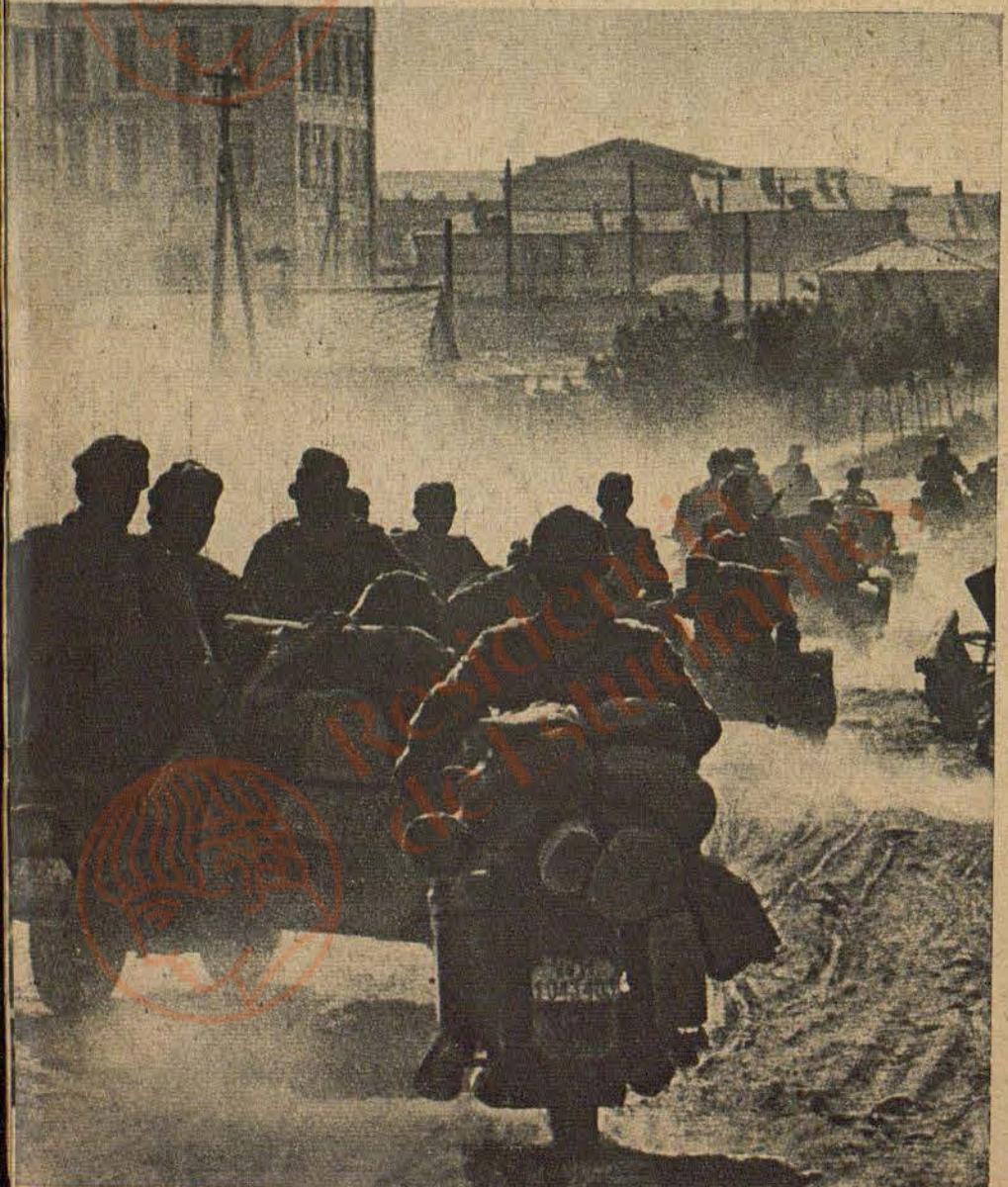


Sur les routes parallèles et très loin en arrière. Tandis qu'à l'avant les troupes motorisées suivent les chars de tête en formation serrée, le train des équipages, les voitures plus lentes se mettent aussi en mouvement.

Après la percée: la poursuite

Clichés des correspondants de guerre Hans Hübmann, Rolf Rühle, Artur Grimm (PK)

Une unité de motocyclistes sans casques. C'est là, pour le technicien militaire, le signe d'une poursuite qui doit durer longtemps sans résistance. En effet, les motocyclistes ne doivent enlever leurs casques que s'ils n'ont plus à redouter d'entrer au contact de l'ennemi.



Après plusieurs heures, le premier ennemi. Les servants d'un canon antichars soviétique ont abandonné leur pièce à l'arrivée des premiers chars allemands. Ils essaient de s'enfuir. Comme un des chars s'avance sur eux, les hommes constatent l'inutilité de leur fuite et se rendent. Un court arrêt. Ce petit épisode, à quelques kilomètres en arrière, ne retarde pas d'une seconde l'avancée poussiéreuse des colonnes de transport. (Photo ci-dessous)

Les peuples contre les trusts

II. Les causes et les buts de la guerre révolutionnaire en Europe

Dans le numéro 17 de «Signal», l'auteur, économiste français connu qui, au cours de plusieurs années, eut l'occasion d'étudier les grandes banques et la haute finance, a expliqué les causes de cette guerre, du point de vue de l'expert économique, tout en les classant dans l'ordre historique. L'article suivant examine les méthodes et les espoirs de la guerre économique telle que les trusts la mènent actuellement.

La toute-puissance des Holding

EN fait, les trusts anglais et les trusts américains sont maintenant d'accord. Cela peut paraître étonnant à qui se rappelle les luttes acharnées de la Royal Dutch et de la Standard Oil; et l'ardente bataille engagée tout récemment encore entre la Banque d'Angleterre et la Federal Reserve Bank pour la maîtrise du marché monétaire.

Brusquement, la révolution hitlérienne les a réconciliés.

S'ils se disputaient hier — avec quelle aiguëté! — la domination du monde, du moins ils la poursuivaient par les mêmes méthodes: étalon or universel qui permet la concurrence des pays exotiques, et l'achat au prix le plus bas; liberté des concentrations industrielles et des trusts qui permet la vente au prix le plus haut; prédominance de l'intermédiaire et du courtier sur le producteur, du financier sur l'industriel.

La révolution hitlérienne, au contraire, c'est l'abolition de la règle de l'or, la possibilité pour les peuples ayant des niveaux de vie voisins de se donner des prix à la convenance de leurs producteurs (patrons et salariés), les trusts soumis à la discipline du plan d'Etat par le contrôle des matières premières, des crédits et des réserves.

C'est la fin de ce régime «libéral» qui, depuis cinquante ans, a donné dans chaque pays, à une petite oligarchie financière, cette richesse et cette puissance «sans laquelle la vie ne vaut pas la peine d'être vécue».

Or, les trusts qui, nés à l'abri de tarifs douaniers, avaient un caractère fortement national, sont devenus des Holding.

Leurs innombrables filiales sont régies chacune par la législation du pays où elles travaillent; elles ont leur capital propre, leur bilan particulier et leur conseil d'administration distinct. Pour se procurer les capitaux nécessaires à leur exploitation, elles émettent des titres. Mais comme, étant peu connues, elles auraient de la peine à les placer dans le public, la Holding émet à leur place sur les grands marchés financiers ses propres

titres, remet l'argent à sa filiale qui lui cède en échange la majorité de ses actions. Moyennant quoi, la Holding peut à son gré démissionner le conseil d'administration, lui imposer ses directives pour sa production, ses ventes, ses prix et ses réserves. Elle se trouve ainsi maîtresse absolue de tout un vaste réseau de production, de distribution, de transports, opérant dans des pays et sous des législations différentes, sans que souvent on puisse savoir de quelle Holding dépend telle ou telle de ces entreprises. C'est le triomphe complet de l'anonymat. C'est ainsi qu'on a vu la Royal Dutch, société hollandaise, à capitaux en grande partie français, administrée par des Anglais, exploiter d'importants gisements pétroliers aux Etats-Unis, avec des capitaux souscrits à New-York; et la Standard Oil s'engager envers le président Roosevelt à ne pas livrer de pétrole américain à l'Italie, laissant ce soin à une de ses filiales vénézuéliennes, opérant avec le concours de bateaux norvégiens battant pavillon de la république de Panama!

Pour de telles entreprises, c'est une question secondaire de savoir si c'est le drapeau étoilé ou l'Union Jack qui régnera sur les mers.

L'économie comme arme

Il faut dire que, dès le début, les états-majors de la finance et des trusts ne semblent pas attacher une grande importance à l'instrument militaire. L'Angleterre n'envoie que 10 divisions sur le front français (au lieu de 80 en 1917). Et pendant six mois, l'armée de Gamelin, mobilisée au grand complet, joue à la belote à l'abri de la ligne Maginot.

En réalité, ils disposent d'une arme nouvelle, dont la précédente guerre a montré la puissance, et qu'on a soigneusement mise au point: l'arme économique, le blocus.

Par un jeu de pressions diplomatiques et financières, on s'efforcera de grouper contre le nouveau Reich, comme en 1917, ses voisins du continent, on l'acculera rapidement à la famine. Alors, le moral allemand encore une fois flétrira, et les alliés, vainqueurs, sauront bien, cette fois, mettre à tout jamais leur rival hors d'état de se relever.

Mais le nouveau régime n'est pas novateur seulement sur le plan économique. Il a compris les possibilités du moteur à explosion pour le transport des troupes et celles de l'aviation. Il a des divisions blindées et des escadilles de Stukas. Les états-majors alliés s'attendaient à une guerre de position. C'est une guerre de mouvement qui les guette. En quatre temps, l'armée allemande occupe la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, les deux tiers de la France, la Yougoslavie et la Grèce; enfin, elle devance l'attaque soviétique par un formidable coup de

boutoir, qui met en sa possession la moitié des ressources de l'U.R.S.S.

Le débiteur anglais

Les Etats-Unis, théoriquement neutres, se sont contentés d'abord de donner leur appui au blocus en faisant jouer à plein «l'arme économique». Puis, ils y ont ajouté la fourniture d'armements militaires, comme en 1915-17; mais, se souvenant des dettes interalliées qui n'ont pas été remboursées, ils ont exigé le paiement comptant. En conséquence de la loi cash and carry, puis de la loi «prêt et bail», l'Angleterre a dû transférer à New-York d'abord la plus grande partie de son or; puis ses meilleures valeurs mobilières. Finalement, elle a dû engager pour 99 ans une partie de ses territoires, ceux précisément qui avaient une valeur militaire en tant que bases navales. Ainsi, par le simple jeu du mécanisme capitaliste, l'Angleterre a aliéné successivement sa primauté monétaire, puis sa prédominance sur le marché des capitaux, en même temps que son rôle de marché régulateur du cours des grandes matières premières: pétrole, cuivre, étain, etc... Enfin, elle a fini par mettre en gage les bases mêmes de sa puissance militaire.

De même qu'en 1940 l'Angleterre avait proposé à la France de l'intégrer dans son Empire, de même maintenant elle se trouve, bon gré, mal gré, intégrée dans l'Union américaine.

On finit par s'en apercevoir à Londres. A la Chambre des communes, les députés se demandent ouvertement si l'Angleterre ne va pas devenir une simple tête de pont des Etats-Unis vers le continent européen. On pouvait s'attendre à un sursaut de l'orgueil britannique, à un soulèvement analogue à celui de la France de Pétain en présence des propositions de Paul Reynaud.

Mais Churchill ne dit rien; bien mieux, il rapporte de ses voyages à New-York et au Canada la nouvelle qu'il a cédé le commandement en chef de la guerre aux Etats-Unis.

L'opinion, déroutée par tant de déceptions, ne réagit plus.

Les U.S.A. au premier rang

L'hiver contraint à un répit. Maintenir les troupes sur leurs positions, les ravitailler sur place grâce à l'organisation Todt, et profiter de ces six mois de répit relatif pour reconstituer les approvisionnements de pétrole, réparer ou remplacer les appareils fatigués; puis, à la belle saison, commencer sans tarder la mise en valeur du continent selon les données de l'économie nouvelle: tel semble être le plan du Führer.

Staline n'entend pas lui laisser ce répit: sans discontinuer, il lance toutes les réserves de la Sibérie sur les positions allemandes campées dans la plaine de neige et de boue de l'océan Glacial à la mer Noire.

Alors, brusquement, la bataille chan-

ge de front. Le Japon déclare la guerre aux Etats-Unis. La main passe. L'Angleterre s'efface. C'est la phase américaine de la guerre qui commence. C'est alors qu'on aperçoit à quel point cette guerre n'est pas une guerre nationale ou impériale. Ce n'est plus la lutte de deux empires, Angleterre contre Allemagne comme en 1914-18, mais le conflit de deux régimes.

Le Japon fait sauter les verrous

Juste à la charnière où se rejoignent les bases américaines du Pacifique et les bases anglaises d'Extrême-Orient, se trouve le Japon, masse compacte de 72 millions d'hommes, magnifiquement instruits, équipés et disciplinés selon les méthodes les plus modernes. Mais dans son archipel volcanique, il n'a ni fer, ni charbon, ni pétrole.

Pour nourrir une population extrêmement dense, il lui faut exporter des produits fabriqués, dont presque toutes les matières premières lui manquent. Sans doute la Chine peut les lui procurer, en même temps que les débouchés nécessaires à ses exportations; mais il en est séparé par toute une série de mers que surveillent et dominent des bases anglaises.

Il est donc extrêmement vulnérable au blocus. Privées du pétrole de Californie et des Indes Néerlandaises, sa flotte de guerre, son aviation seront réduites à l'impuissance, et l'Amirauté américaine se vante de balayer en quelques semaines la flotte nipponne de toute l'étendue du Pacifique.

Hélas! les trusts ne savent pas faire la guerre, parce que, dans les pays où ils dominent, l'intérêt du munitionnaire l'emporte toujours sur celui du soldat; et c'est le premier qui dispose de l'avancement.

La surprise de la percée des Ardennes s'est répétée à Pearl Harbour. Hong-Kong, Manille tombent aux mains des Nipppons, comme naguère Dunkerque ou Metz. Grâce à l'occupation de l'Indochine, que l'Angleterre ne pardonnera jamais au maréchal Pétain, l'armée du Mikado dévale sur Singapour. Or, l'Angleterre ne se maintient à Suez et sur la Méditerranée que grâce aux contingents australiens et néo-zélandais. S'ils sont rappelés, ou s'ils s'épuisent, c'est toute la série des verrous anglais qui saute, à Aden, Port-Saïd, Malte et Gibraltar. C'est le contrôle des routes maritimes qui échappe à la Holding anglo-américaine, du Pacifique à l'Atlantique en passant par l'océan Indien.

C'est la victoire possible des espaces continentaux sur l'universalisme maritime; du producteur attaché au sol qu'il exploite sur l'intermédiaire déraciné; des masses productrices et consommatrices sur l'oligarchie financière qui les exploite.

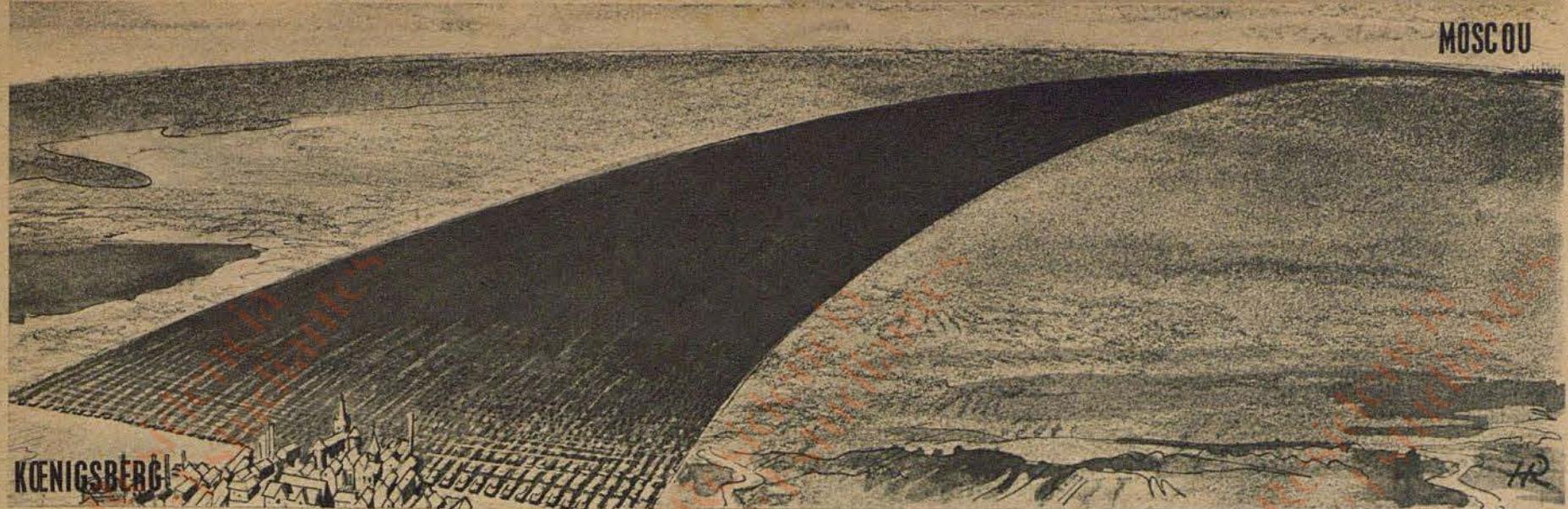
Motocycliste de liaison pendant la marche vers l'Est.

Cliché du correspondant de guerre Pabel (PK)



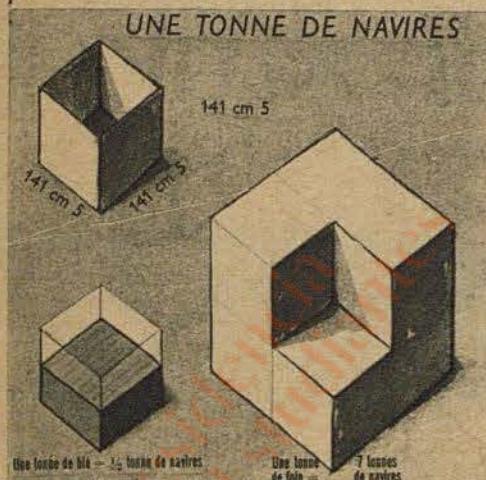


Reservado
para la Sociedad
de Amigos de la
Ciencia y las Artes

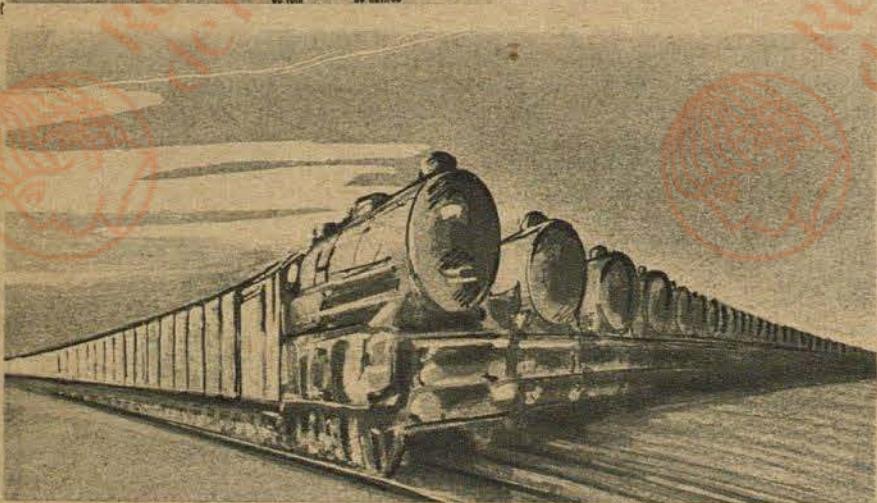


“100.000 TONNES COULEES”

— Ça fait combien, au juste?



Une tonne est, mathématiquement exprimée, un cube vide de 141 cm 5 de longueur, de largeur et de profondeur et d'un volume de 2 m³ 83. Quand 100.000 tonnes de navires sont coulées, on perd en général plus de 100.000 tonnes du poids de la cargaison. Une tonne de sucre, de blé ou de café, par exemple, peut presque contenir le double en poids.



Il faudrait 156 trains de marchandises de 60 wagons chacun, c'est-à-dire un total de 9.400 wagons de chemin de fer, afin de transporter la même quantité de marchandises (environ 140.000 tonnes de poids) que peuvent contenir, en moyenne, 100.000 tonnes de navires.

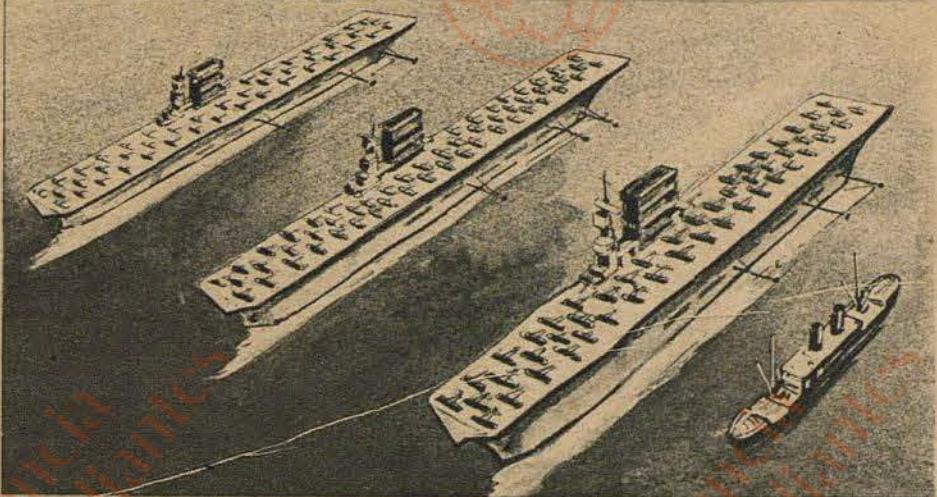


200.000 tonnes de riz peuvent être chargées dans 100.000 tonnes de navires. Six millions d'hommes (environ tous les habitants de la Suède) pourraient recevoir chaque jour pendant 4 mois une demi-livre de ce riz

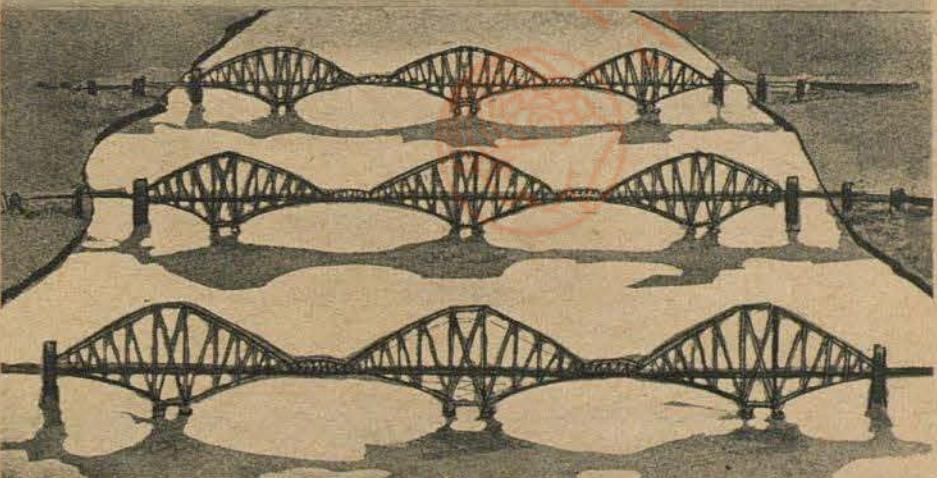
Artilleurs roumains devant Sébastopol

Cliché du correspondant de guerre Pabel (PK)

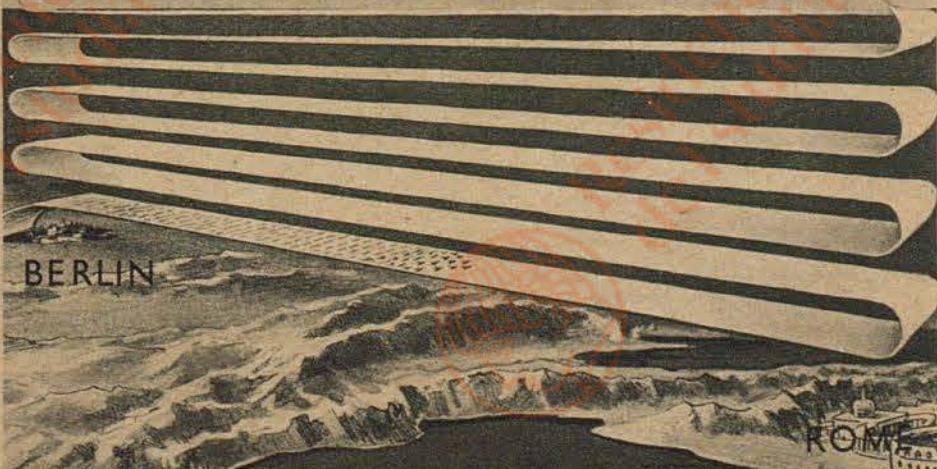
75.000 chars moyens font 1.200 km (c'est-à-dire environ la distance de Kœnigsberg à Moscou) avec le carburant contenu dans 100.000 tonnes de navires: 150.000 tonnes de poids



Un petit bateau de 6.000 tonnes peut transporter 150 chasseurs, c'est-à-dire autant que 3 grands porte-avions. (Le «Courageous» et le «Glorious» avaient chacun 52 avions à bord.)

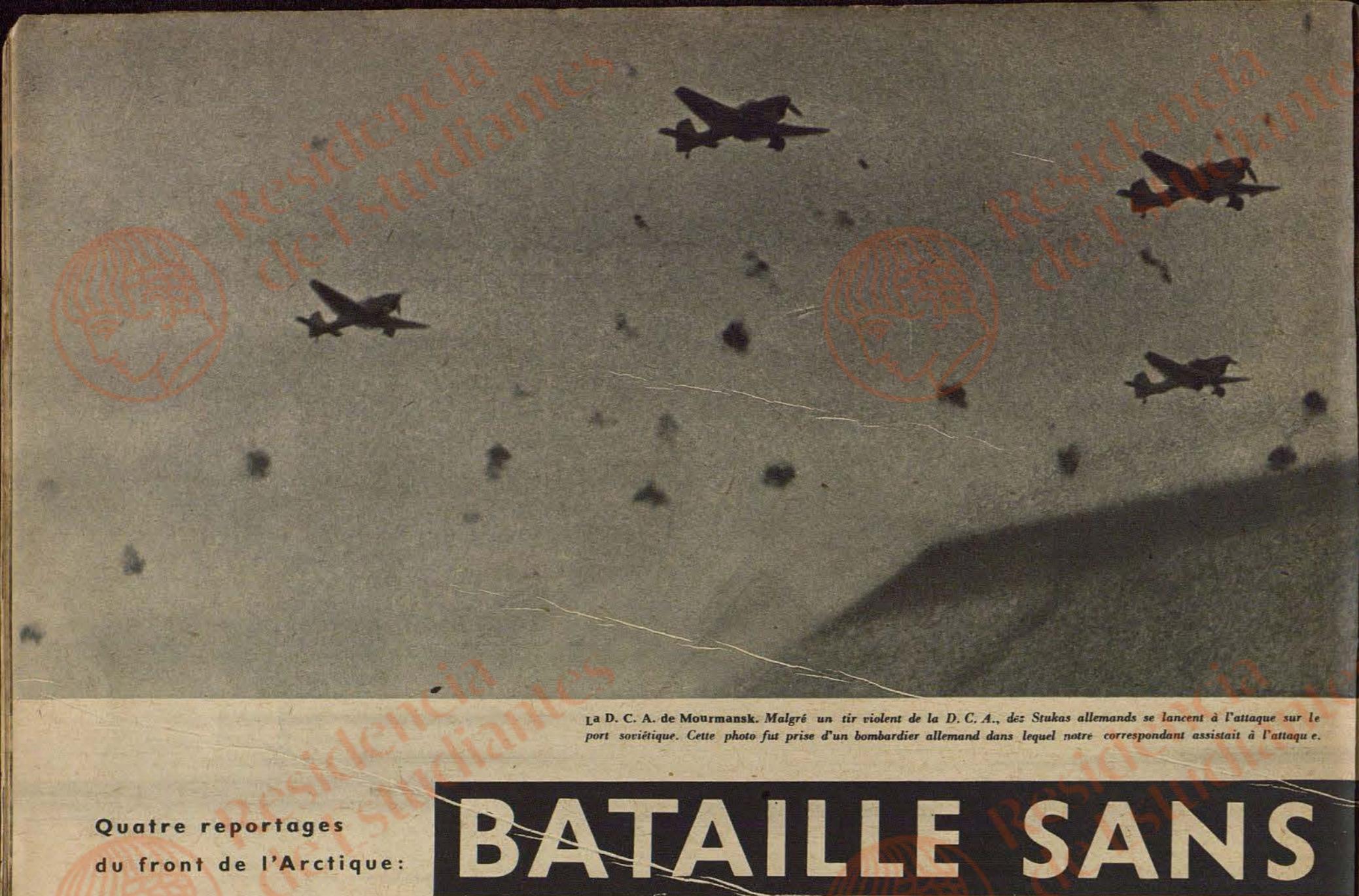


Le pont métallique de Firth of Forth pèse 50.000 tonnes. 160.000 tonnes de munitions, donc plus de trois fois le poids de ce pont, peuvent être transportées dans 100.000 tonnes de navires.



125 bombardiers moyens et 75.000 tonnes de carburant peuvent être chargés dans une cargaison mixte de 100.000 tonnes de navires. Avec ce carburant, les 125 bombardiers peuvent couvrir 250 fois la distance Rome-Berlin (1.200 km).

Dessins Rodolphe



La D. C. A. de Mourmansk. Malgré un tir violent de la D. C. A., des Stukas allemands se lancent à l'attaque sur le port soviétique. Cette photo fut prise d'un bombardier allemand dans lequel notre correspondant assistait à l'attaque.

Quatre reportages
du front de l'Arctique:

BATAILLE SANS REPIT

Depuis juin 1941, les soldats allemands des trois armes de la Wehrmacht se battent à l'extrême septentrionale du continent européen contre un adversaire qui se défend avec acharnement. La route du Nord, qui va de l'Islande à Mourmansk et Arkhangelsk, en longeant la banquise, est le théâtre d'une bataille permanente. Les ports de cette dernière voie soviétique de communication avec les démocraties anglo-saxonnes sont ébranlés, nuit et jour, par l'explosion de bombes du plus fort calibre. Durant les nuits polaires, éclairées par le soleil de minuit, sous-marins et avions de combat, au milieu des glaces de l'Arctique, portent des coups meurtriers aux convois ennemis. Les chasseurs de montagne allemands repoussent les attaques de l'ennemi dans la toundra rocheuse et gardent les bases de combat allemandes sur la côte de Mourmansk. Notre collaborateur et correspondant de guerre Benno Wundshammer donne aux lecteurs de «Signal», dans quatre reportages illustrés, une idée des durs combats qui se déroulent entre le cap Nord et le Spitzberg.

I. Quatre fois au-dessus de la montagne qui crache le feu

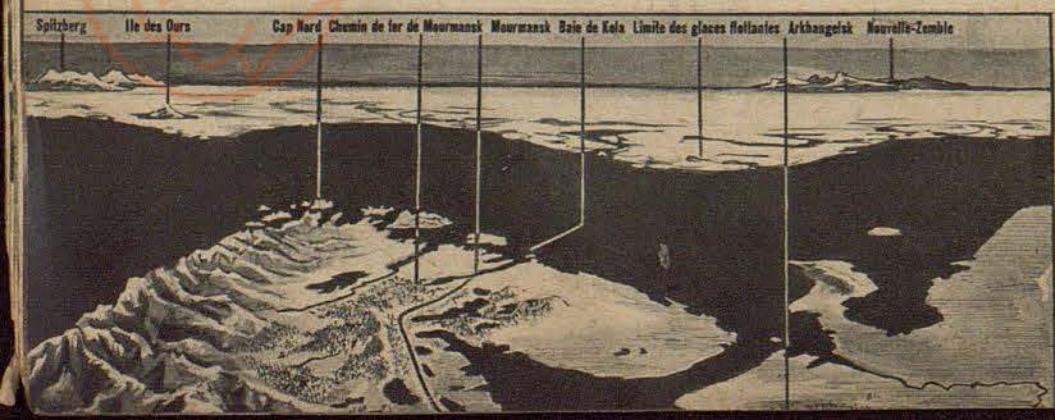
Mourmansk: notre travail quotidien

La baie de Kola, Mourmansk, Rosta et les aéroports soviétiques sont le but quotidien des Stukas, bombardiers et chasseurs allemands dans l'extrême Nord. Benno Wundshammer, corres-

pondant de guerre de «Signal», a participé à plusieurs actions de ces formations et nous a décrit l'imprévisible régularité de ces attaques dont la fréquence tient l'adversaire en haleine

Une carte illustrant nos reportages vécus: «Bataille sans répit»

K. F. Brust



NOS Stukas volent vers Mourmansk. Nous autres, les avions de destruction, nous les suivons, en décrivant une large courbe, et nous les rattrapons bientôt. Le convoi vole vers l'est. Au centre, se trouvent, taches sombres, les lourds Stukas; au-dessus, nous serpentons, en files. Les bords épais de nos carlingues hérissees de canons sont un rempart contre les attaques des chasseurs ennemis. Très loin, là-bas, nous voyons passer en cercles, autour de nos unités serrées, des flèches qui traversent le ciel. Ce sont nos chasseurs, la cavalerie légère et active de notre escadre.

Au-dessous de nous, une traînée jaune légère et sinuose s'étend à travers le morne paysage. C'est la route des Russes, la principale voie d'accès de l'adversaire vers le front de Liza. Nous devons bientôt apercevoir la baie de Kola et, de l'autre côté, le but que nous voulons atteindre: Mourmansk.

Chaque jour et, en certaine saison, aussi chaque nuit, ce port important est attaqué par nos avions de combat et par nos Stukas qui l'arrosent de bombes explosives et incendiaires. Nous autres, aviateurs de Mourmansk, nous appelons ce port: «La Montagne qui crache le feu.»

Voici la baie de Kola, un large ruban bleu sombre, en biais sous notre ligne de vol.

Au delà de la mer, une énorme tache jaunâtre s'étale et pénètre dans la grisaille de la toundra. C'est la ville. La baie s'élargit en de nombreux fjords. Je distingue des bateaux qui se détachent sur l'arrière-plan sombre. Ils sont ancrés à une certaine distance les uns des autres et émergent largement: preuve qu'ils sont vides. Nous avons le soleil dans le dos, et ses rayons font ressembler les vitres épaisses de notre cabine à de l'ambre éclatant. Et, tout à coup, «la montagne

qui crache du feu» pousse son hurlement. Le ciel est constellé de feux et traversé d'éclairs. Nous avons devant nous l'étoile ceinture du barrage de la D.C.A., mortel réseau de nuages entre nous et la terre.

Nous serrons les dents et nous nous rions au milieu du feu d'artifice meurtrier. Ce sont environ 30 secondes pénibles. On retient sa respiration. On essaie d'être sourd et aveugle devant le danger, et, au fond, on se sent fortement ému... Voici le port, avec son installation si caractéristique, surnommée «Les Doigts du serment». C'est le quai de décharge qui s'étend loin dans la mer, avec des ramifications, et qui ressemble vraiment aux deux doigts d'une main qui prête serment. Les Stukas sont maintenant exactement au-dessus du port. J'ai l'impression qu'une montagne s'abat sur moi et qu'un vent de tempête m'emporte. Mon appareil pique aussi pour l'attaque. On est absolument éperdu, il semble qu'on a perdu toute forme précise, qu'on ne soit plus qu'une masse en tourbillon qui plonge dans des ténèbres effrayantes. Une vague pensée: on est une feuille emportée par le vent. Et puis, tout est fini... l'appareil s'est redressé.

Au-dessus des navires

Durant la nuit, «Ivan» vient nous rendre visite. Les sirènes d'alarme retentissent et nous tirent de notre sommeil. Quand nous nous précipitons hors de nos blockhaus, le brouillard humide de la mer s'étale sur la place et enveloppe les montagnes d'un manteau gris mystérieux. Nous restons dans les tranchées et nous ne voyons que les contours durs d'un bouleau malin dans la brume humide. On entend, au loin, le grondement du canon. Les pièces de la D.C.A. hurlent. Leurs projectiles sifflent et se perdent à travers l'espace. Et puis c'est

le claquement des bombes qui font explosion au milieu des rochers.

Les jours se suivent et se ressemblent: le lendemain, nous accompagnons le Ju 88. Au-dessus de la baie de Kola, le ciel est maintenant libre. Nous décrivons une large courbe vers le nord. Les canons de D.C.A. de l'adversaire ne savent guère ce qu'ils doivent entreprendre contre nous, et leurs barrages sont dispersés. Nous plongeons de nouveau, en une courbe rapide, vers le centre de la baie. Les bombes des avions de combat se déchaînent. Trois, quatre bâtiments de commerce sont entourés de colonnes d'eau. Un navire est coupé en deux. Sur un autre, des incendies éclatent. Alors, «la montagne qui crache du feu» se décide à intervenir. Mais, avant que l'adversaire ait pu concentrer son tir, nous avons disparu en rase-mottes, derrière un mur de montagnes protectrices.

A des hauteurs glaciales

Nous accomplissons notre travail de chaque jour. Comme hier, avant-hier et les autres jours, nous avons réglé nos appareils à oxygène pour les hauteurs extrêmes. L'adversaire ne bouge pas encore, bien que nous soyons déjà presque sur la ville. Notre position d'attaque est aussi favorable qu'elle peut l'être. Nous sortons immédiatement de la zone ensoleillée. Justement, la première salve de quatre gros obus éclate à environ 30 mètres de notre appareil. Les couloirs entre les feux meurtriers paraissent se resserrer autour de nous. La pression de l'air, causée par les explosions, se fait rudement sentir par des coups violents sur nos ailes, comme ceux d'un marteau sur l'enclume. Nous vironnons court pour sortir de cette zone infernale; mais l'adversaire ne nous laisse pas échapper à son étreinte. Les avions de

Gros incendies aux «Doigts du serment». Le port de Mourmansk disparaît sous les flammes et la fumée des bombes incendiaires et explosives de tous calibres. Le quai de transbordement est cependant facile à reconnaître. Nos aviateurs l'ont baptisé «Les Doigts du serment» à cause de sa forme. A gauche du quai, on voit la gare, durablement éprouvée. En haut de la photo, docks et quais de transbordement sont en flammes. À gauche, au bord, un carré de bâtiments: la maison de la Guépou, dont certaines parties ont été détruites par les bombes.

combat piquent, en une courbe décisive, vers le sol. Nous les suivons de près. Une pluie d'éclairs, à travers les sombres nuages de la D.C.A., tombe derrière nous, se répand sur les installations du port et de la ville. Nous sommes déjà loin à l'ouest, quand les premiers incendies éclatent au-dessus de nous.

Nous entreprenons quelque chose

Aujourd'hui, nous accompagnons de nouveau nos Stukas qui vont attaquer Rosta, ville de chantiers à quelques kilomètres au nord de Mourmansk, sur la rive orientale de la baie de Kola. Des bombes du plus lourd calibre sont tombées sur les docks. Au milieu d'un feu meurtrier de la D.C.A., nous avons confié l'unité de Stukas à nos chasseurs. Tandis que ceux-ci protègent son retour à la base, nous volons vers le sud. C'est là, à l'endroit où la rivière Touloma vient se jeter dans la baie de Kola, que se trouve la base des chasseurs ennemis de Mourmansk.

Nous attendons l'ennemi à travers un voile de brume lumineuse. Je suis assis derrière ma mitrailleuse et ne pense qu'à une chose: ne laisser approcher personne. Les voilà! A environ mille mètres au-dessous de nous, trois, quatre monomoteurs flottent au-dessus d'une masse sombre. La lutte commence. Nos moteurs ronflent plus fort, nous montons et puis nous piquons à travers des couches de nuages éclatants, et nous descendons en spirale sur l'abîme qui s'ouvre. Je jette un coup d'œil derrière moi. C'est un jeu de manège élégant entre la lumière et les ombres. On n'a pas l'impression que la mort est là qui guette et peut s'abattre d'un instant à l'autre.

Le combat dans les airs

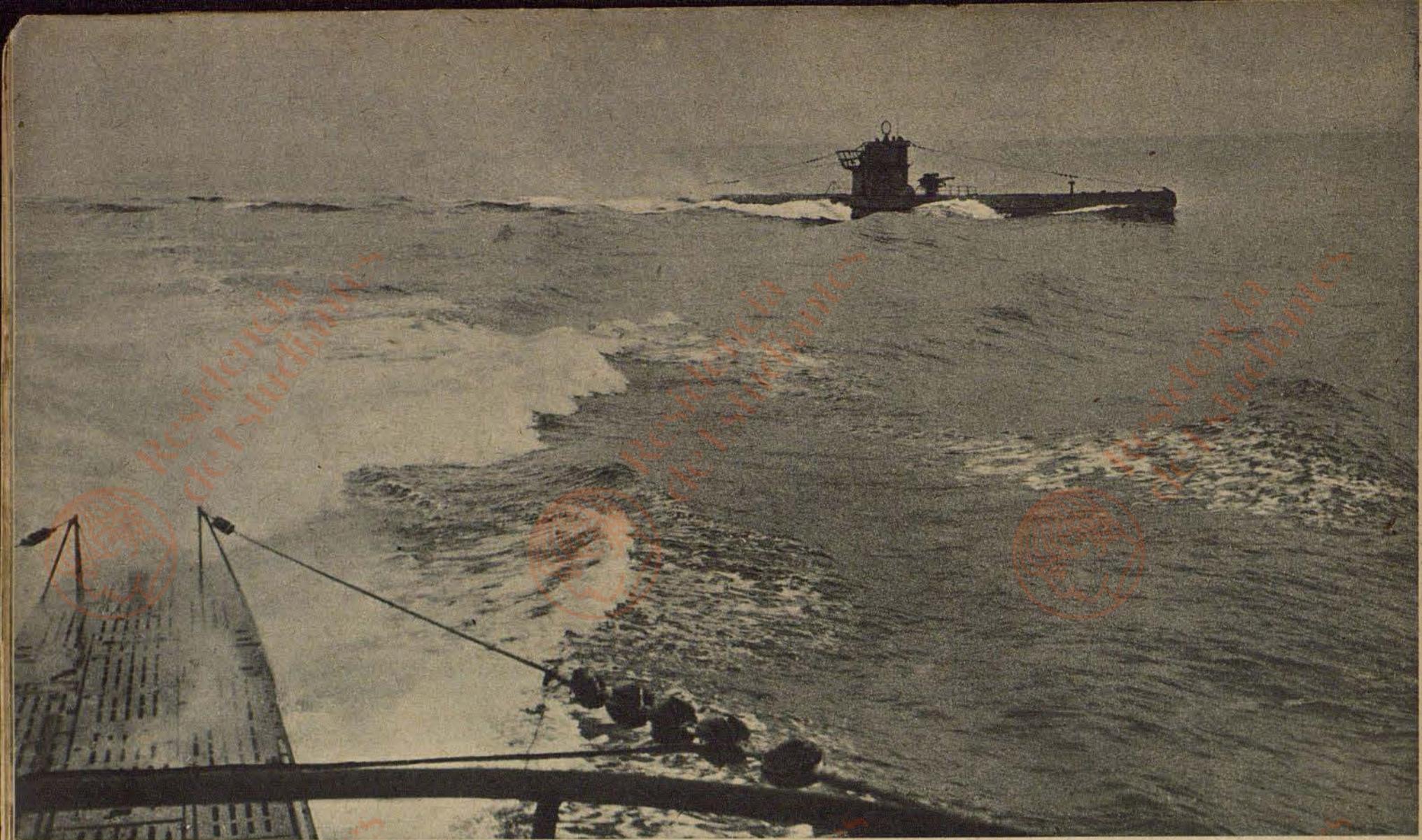
Je me rappelle mon premier combat aérien. C'était quelque part en France. A cette époque, tout était encore nouveau et incompréhensible pour moi. Le martèlement des canons me semblait être un tonnerre, et les secondes entre la vie et la mort comme un tourbillon fou où j'étais égaré. Maintenant, on connaît la chose. On ne peut pas dire qu'on s'y est habitué, mais on ne se laisse plus si facilement prendre. Un instant, je pense à la mort. Je crois qu'on s'en fait une idée exagérée. La première fois que j'ai vu un mort, c'était en Pologne, et je sais bien que cela n'a pas été une impression nouvelle pour moi. Peut-être avons-nous un trop de livres sur la Grande Guerre? Mais ce fut une forte impression quand nous perdîmes nos premiers camarades. Je me rappelle une chute. Au Skagerrak, un contre-torpilleur ennemi lança une salve dans le moteur de notre éclaireur. Nous primâmes feu et atteignîmes la côte en brûlant, pour nous écraser dans un champ. Jamais je n'oublierai les silllements, lorsque l'appareil s'accrocha aux branches d'un arbre avant de percuter au sol et en lâchant des éclats de tous côtés. Le pire, le plus terrible, c'est le silence de mort qui suit. On n'entend que le crépitement des flammes. La carlingue était défoncée et j'avais sur les genoux la tête de l'observateur. Des ruisseaux de sang coulaient d'une énorme plaie au front,

Là-bas, au loin, trois chasseurs ennemis montent en spirale. Nos camarades se rapprochent. Les bolcheviks plongent alors en tirant. Au même instant, nos destroyers se redressent et lancerent leurs gerbes vers les chasseurs qui descendent. Un avion ennemi, un Curtiss, chavire. J'entends, dans le réseau de la radio, une voix qui crie: «Attention à l'écrasement!» Un instant, tout est silencieux; puis, une voix très calme, celle du commandant, se fait entendre: «Pas si vite que ça, mon garçon!» En effet, arrivé près du sol, l'avion ennemi se redresse. Ce n'était qu'une feinte! A droite, en bas, quatre avions destroyers sont aux prises avec six Curtiss et Hurricane.

Ils se croisent et se mêlent sauvagement. Je vois, tout à coup, un de nos appareils capoter. Le moteur doit avoir soudain calé. A la dernière seconde, le pilote peut encore se redresser. Lorsque la tourmente se calme, on voit chavirer un Hurricane enflammé, qui pique vers le sol.

Des masses sombres passent au-dessus du sol gris vert et projettent leurs ombres sur les eaux éclatantes de la rivière Touloma.





Bataille sans répit

Départ de sous-marins. Des éclaireurs allemands ont repéré, au sud de l'île Jan Mayen, un important convoi ennemi qui avance rapidement en direction nord-est. Des navires de guerre ennemis: croiseurs, contre-torpilleurs et vedettes, forment une forte protection de flanc. Des sous-marins allemands partent pour l'attaque du convoi.

II. « Attention!... Nos unités! »

Un convoi anglo-américain a été repéré par des éclaireurs allemands à longue distance, entre le cap Nord et le Spitzberg. Les unités allemandes procèdent immédiatement à une attaque.

QUELQUES rapports des éclaireurs ont suffi pour identifier le convoi. Il s'agit d'environ 38 bâtiments de commerce armés, battant pavillon britannique ou américain. Les cargos jaugent entre 6.000 et 10.000 tonnes. L'un d'eux, le « Vilain Canard » (*« Ugly Duckling »*), comme l'appellent les Américains, est d'un tonnage particulièrement élevé: 10.000 tonnes, et représente le type standard des bâtiments américains qui doivent apporter une aide à la Grande-Bretagne. Des nav-

ires de guerre: croiseurs lourds, contre-torpilleurs et vedettes, doivent assurer la protection du convoi que les Anglais désignent sous l'indicatif de « Competent ». Tandis que les contre-torpilleurs et les vedettes d'escorte se tiennent à proximité du convoi, les unités lourdes se sont écartées vers le sud, afin d'en protéger le flanc. Un deuxième groupe de croiseurs opère au nord. Les conditions météorologiques sont exceptionnellement favorables pour l'adversaire. Une large

zone de mauvais temps règne sur l'océan Arctique. Protégés par des nuages qui descendent jusqu'à une dizaine de mètres, les cargos se croient absolument en sûreté.

En dépit des difficultés météorologiques, le commandement allemand ordonne immédiatement une triple contre-opération. Un grand nombre de sous-marins vont occuper les positions qui leur sont assignées. En même temps, d'importantes formations de navires de guerre se rapprochent du convoi. Enfin, les escadrilles d'avions torpilleurs, conduites par des pilotes expérimentés, partent à l'attaque, malgré de fortes rafales de pluie. Les opérations se déroulent systématiquement. La flotte allemande apparaît, et la Luftwaffe reçoit aussitôt l'avertissement: « Attention ! Nos propres unités sont dans la zone de combat. » Les navires de combat de l'ennemi virent immédia-

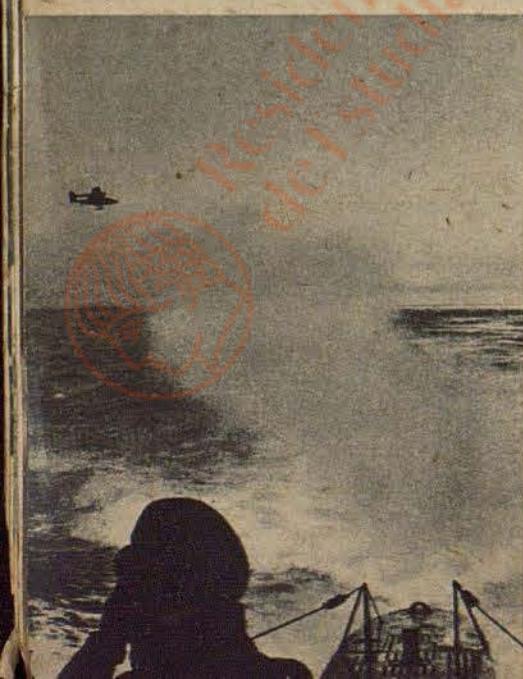
tement et prennent de nouvelles positions. La protection affaiblie de l'ennemi, qui avait probablement trop compté sur le mauvais temps, se trouve morcelée par une attaque combinée des sous-marins et des avions torpilleurs. Un croiseur lourd, un contre-torpilleur et une vedette sont envoyés par le fond. Le convoi est dispersé en de nombreux petits groupes.

Le lendemain, le temps s'éclaircit. Les escadres d'avions de combat peuvent alors entrer en action, dès que les unités navales leur ont préparé les conditions de combat favorables. Tandis que les sous-marins coulent un grand nombre de cargos, totalisant 107.947 tonnes, les avions de combat allemands attaquent les autres bateaux du « Competent » et les envoient, les uns après les autres, dans les flots glacés de l'Arctique.

Des hydravions indiquent la route. Les éclaireurs allemands maintiennent le contact avec l'ennemi. Leurs messages permettent aux sous-marins de conserver la bonne direction.

Les unités lourdes entrent en action. Les unités navales allemandes quittent leurs bases, dans les fjords déchiquetés de la Norvège septentrionale, et vont à la rencontre de l'ennemi. La photographie montre deux croiseurs lourds vus d'un vaisseau de combat allemand.

L'œil du navire de guerre. L'avion du bord est revenu d'une longue randonnée de reconnaissance dans la zone de combat. Il est reçueilli à bord par un croiseur lourd allemand.



III. «Competent» sombre au milieu des glaces flottantes

Benno Wundshammer, correspondant de guerre de "Signal", donne ici ses impressions après la destruction d'un convoi américain que la Luftwaffe repéra et attaqua, alors qu'il se rendait à Arkhangelsk. Le convoi avançait sous l'indicatif de "Competent", et était déjà dispersé au moment où notre correspondant commença son reportage. L'article qui suit nous décrit la poursuite des cargos en fuite et leur destruction. Des photos des équipages et des soldats du convoi, sauvés ensuite, illustrent le récit.

ENCORE dix minutes. L'essence, si précieuse, coule dans nos réservoirs. Nous observons les évolutions sur le terrain des avions de combat qui, depuis la première heure, se succèdent sans arrêt vers le nord.

Il est midi. Le soleil perce les vitres de notre carlingue. Il fait une chaleur étouffante. Un appel. Le démarreur bourdonne, les moteurs ronflent. Nous volons...

Les «Césars» jaunes et rouges

Nous sommes le dernier appareil de l'escadrille et, en même temps, de l'escadre, qui pique au nord pour attaquer le fort convoi signalé au nord-est de l'île des Ours. Nos camarades des avions torpilleurs ont déjà réussi une première attaque ; le «Competent» (c'est le nom, l'indicatif que les Anglais ont donné au convoi) a été dispersé.

Je m'installe dans mon coin et tiens prêtes les mitrailleuses jumelées. Puis, j'établis ma communication avec la radio du bord. Nous entendons les communications des escadrilles qui nous précèdent. Des «Césars» jaunes, des «Antons» et des «Idas» s'annoncent. Des commandements précisent l'horaire de vol, le cap à suivre, les altitudes à observer. Tout est compris et noté. Le «César» jaune prévient : «Devant moi, dans carré XYZ, cargo incendié. J'attaque.» Le fjord est toujours au-dessous de nous. Les montagnes se dressent, d'un bleu clair, dans l'immensité des eaux bleues. Le soleil nous accompagne. Nous prenons de la hauteur et nous nous groupons en formation. Peu à peu, l'air devient froid. Nous passons le cap Nord, dont les falaises se dressent en mer comme des murs. Des masses de nuages blancs viennent de l'ouest vers nous. Ils couvrent bientôt la côte et la mer. Kurt me crie : «Benno !... Oxygène !» Je coiffe mon masque respiratoire et j'ouvre les quatre bouteilles d'oxygène. Il nous faudra encore voler pendant des heures vers le nord. Le temps s'écoule, monotone. Nous écoutons dans nos appareils et nous suivons ainsi le combat de nos camarades. L'escadrille jaune annonce déjà son retour. Maintenant, les rouges attaquent : les Césars rouges, les Antons, les Idas.

«J'ordonne l'attaque !»

Au bout de plusieurs heures, nous remarquons, à l'horizon, quelques taches bleues qui grandissent rapidement. Ce sont de larges trouées dans les

Repéré au milieu des glaces flottantes. Une violente attaque à la bombe a dispersé un convoi américain dans l'océan Arctique. Les navires en fuite cherchent à atteindre Arkhangelsk, sous la protection de la limite des glaces flottantes. L'un d'eux, dont parle le reportage ci-dessous, est repéré par un avion de combat.

nuages. Nous sommes dans la zone d'attaque. Je me suis couché à mon poste. Sur l'étendue glauque, voici le premier iceberg. Je suis parfaitement calme ; cependant, tous mes nerfs sont tendus. Toutes les possibilités de l'attaque ont déjà été «vécues» et nous sont connues.

Depuis quelques minutes, des vagues égales passent au-dessous de moi. Je distingue les premiers signes qui révèlent qu'un navire a sombré : de larges nappes d'huile sur la mer claire comme du cristal. Au milieu, flotte un large champ d'épaves : des poutres, un tonneau, un ballon de barrage et un canot de sauvetage vide. Tout près, se dresse un iceberg éclatant. Le capitaine de l'escadrille annonce : «Ici, Anton ! Anton ! A l'avant, cargo cap au nord. J'ordonne l'attaque ! D'abord, vol d'encerclement !» Nous prenons un peu de hauteur. Une masse de nuages couvre la mer.

Le voici ! J'aperçois, tout à coup, un sillage très long et, à son origine, dans une trouée de nuages, une tache sombre qui se détache sur le miroir éclatant des eaux. Le bateau force sa vitesse et change continuellement de cap. Des éclairs, de blanches trainées lumineuses montent vers nous. Mais les gerbes meurtrières des projectiles de l'ennemi passent loin. Le capitaine attaque avec sa patrouille. Nous avons l'ordre de conserver notre altitude et d'attendre. Nous croisons en cercles étroits. Je vois les trois avions de combat se lancer à l'attaque. Le cargo fait un crochet désespéré, crache, comme un fou, des torrents de fumée et redouble de vitesse.

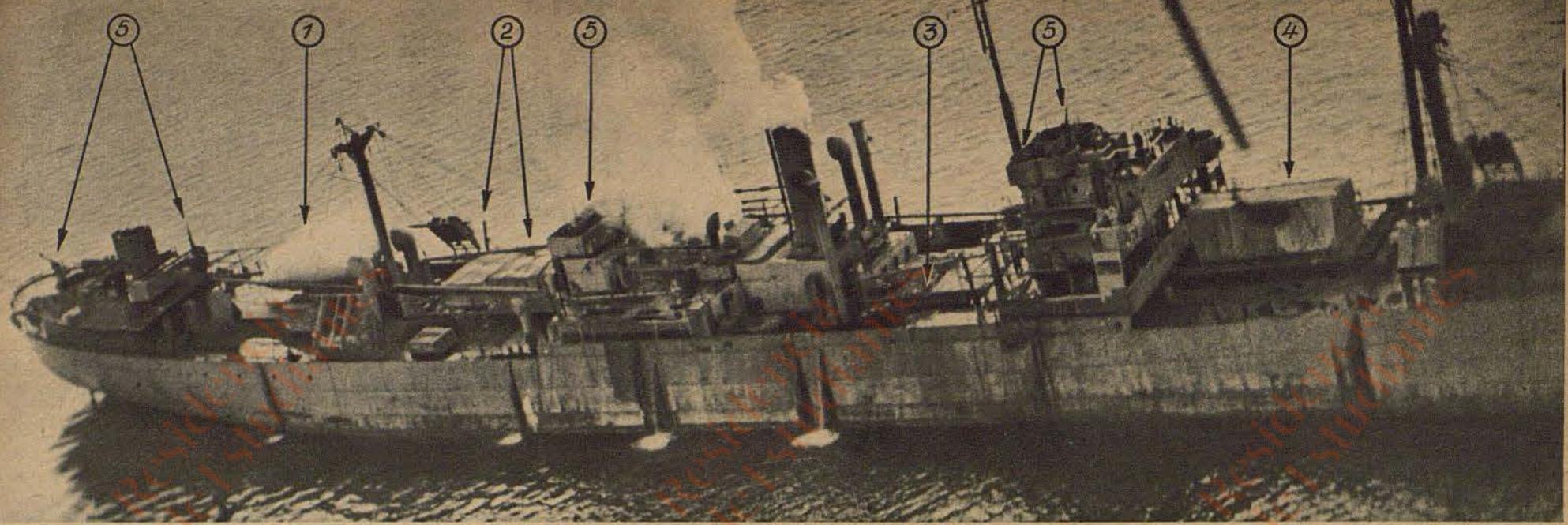
Les avions se sont redressés et s'éloignent. Quelques secondes plus tard, trois colonnes d'eau environnent le bateau.

Abandon simulé

Nous descendons en larges cercles. Maintenant, on peut mieux voir. Je reconnais un cargo d'environ 6.000 à 7.000 tonnes, peint de couleur sombre, qui s'enfonce dans l'eau et tourne lentement sur place. Les remous d'écume causés par les bombes se calment lentement. Un nuage épais de fumée blanche fuse du milieu du navire. L'équipage met les canots de sauvetage à la mer, après avoir étendu de larges morceaux de toile blanche à l'avant du cargo, en signe d'abandon.

Tout à coup, je remarque quelque chose d'extraordinaire. Du côté du navire où se trouve la voie d'eau, l'équipage met à la mer un grand radeau,

Fuite à toute vapeur. Le sillage caractéristique du cargo en fuite se perd, pour un temps très court, sous des bancs de nuages. Puis, on le voit bientôt réapparaître. Peu de temps après, les bombes s'abattent et l'une atteint le bateau qui stoppe. L'avion de combat qui a déclenché l'attaque examine de plus près sa proie.



UN DU
«COMPETENT»

Le « Vilain Canard ». L'avion de combat tourne, à faible hauteur, au-dessus du navire immobile, abandonné par l'équipage. A bâbord, une voie d'eau ; un incendie s'est déclaré sur le pont arrière. C'est un bâtiment de commerce armé, du type « Ugly-Duckling » (Vilain Petit Canard), comme les Américains l'ont baptisé. On reconnaît, à l'arrière, un ballon de barrage (1) ; devant, sur le pont, on voit des camions (2) ; près de l'écouille de chargement, entre la cheminée et la

passerelle de commandement, un char lourd est solidement attaché (3). Devant à passerelle de commandement se trouve une grande caisse avec des pièces détachées d'avion (4). A l'arrière du cargo, au centre et sur la passerelle de commandement, sont installées des mitrailleuses lourdes contre avions (5). A la proue, se trouve un canon à tir rapide de 5 pouces. Notre reportage décrit la lutte des avions de combat contre ces sortes de bâtiments « de commerce ».



↑ La fin. Un quart d'heure après, le bateau plonge de l'avant dans les flots et s'enfonce au milieu des rémous. La cheminée fume jusqu'au moment où la mer s'y engouffre et se referme sur le navire.

Ils voulaient se rendre à Arkhangelsk. L'avion de combat passe au-dessus des canots de sauvetage. Le radio indique leur position aux patrouilles de secours. Pendant que l'appareil de combat cingle vers le sud, des hydravions allemands partent de la côte septentrionale de la Norvège pour recueillir les naufragés. ↓

sur lequel trois hommes descendent. Un instant, je me demande ce qu'ils veulent faire. J'observe alors comment ils se mettent à dérouler sur la paroi du navire des bandes de toile trempees dans du goudron, en commençant par l'avant. La chose est claire : simuler l'abandon, descendre dans les canots de sauvetage et attendre que nous soyons éloignés pour essayer d'aveugler la voie d'eau et continuer ensuite leur route ! Mais, au même instant, nos camarades agissent. Un appareil se détache de la patrouille et pique vers le cargo. Aussitôt, les trois hommes renoncent à leur projet.

Le feu dans l'appareil

Pendant un quart d'heure, nous inspectons l'étroit canal dans la banquise qui miroite sous le soleil. Nous découvrons deux navires qui, à quelques milles d'intervalle, se sont avancés encore plus au nord. Pendant que la première patrouille fait demi-tour pour reprendre le chemin de l'aérodrome, nous recevons l'ordre du capitaine de l'escadrille : « César-Anton ! César-Anton ! Attaquez bateau au nord et suivez ensuite cours commandé ». Kurt répond : « Compris ! »

Des minutes se passent. Je vois alors, sous moi, un cargo peint en gris. Je ne puis déterminer sa construction. Un instant, la mer se trouve à ma droite ; puis, j'entends l'appel de Kurt : « Attention ! Attaque ! »

L'avion pique. Je me cramponne des deux mains à ma mitrailleuse. J'avale de l'air à pleins poumons, pour équilibrer la pression sur mes oreilles, et j'attends l'instant de la ressource. Enfin !... La pression diminue lentement et, me redressant avec énergie, j'essaie de voir au-dessous de moi. L'éclair d'un instant, je reconnaiss le bateau, et puis, tout à coup, il disparaît, caché par une formidable explosion qui lance vers nous un énorme panache d'écume blanche et de débris tourbillonnants. Un nuage de fumée verdâtre s'étale lentement sur la mer. « Touché ! Touché ! »

Je crie comme un fou. Notre avion vole à une vitesse infernale. Le lieu de l'attaque s'éloigne rapidement.

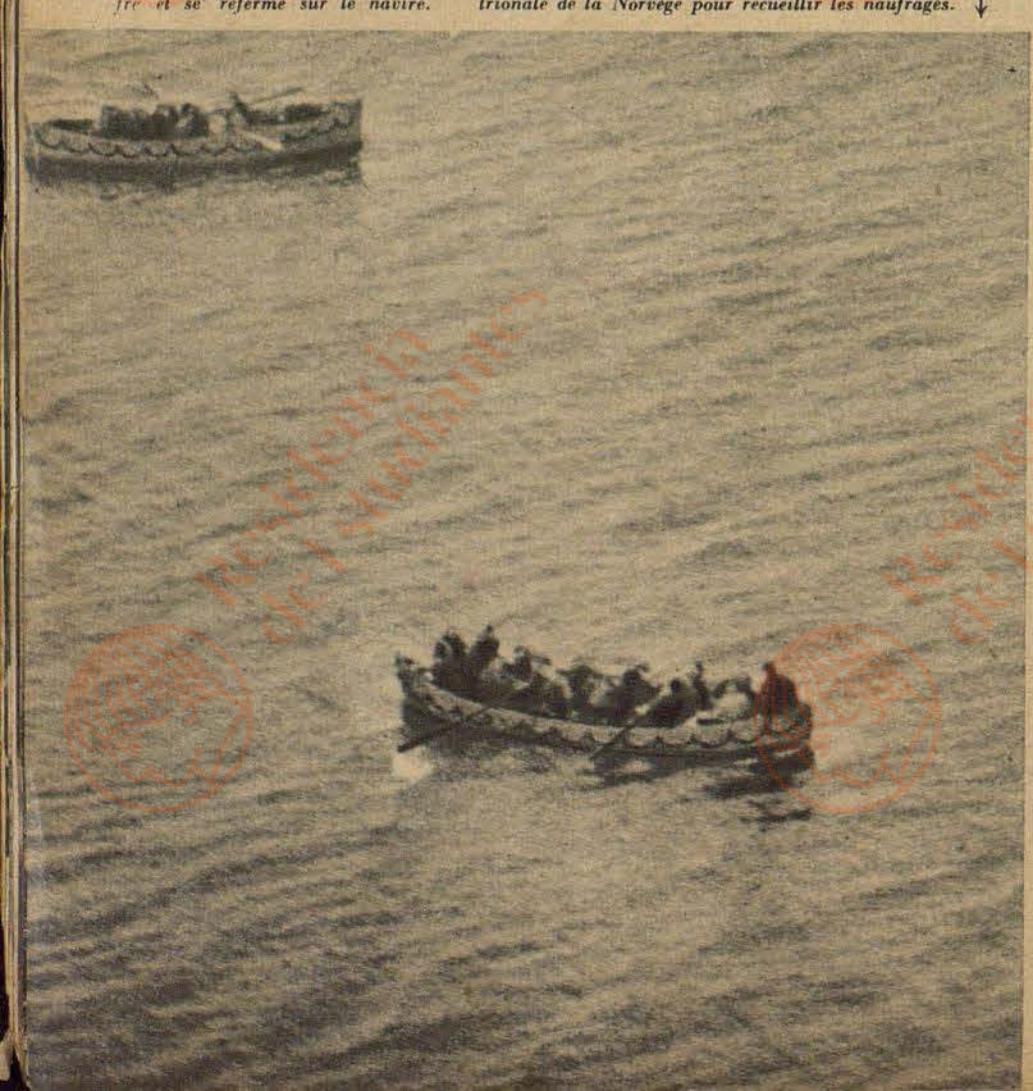
Soudain, des flammes au-dessus de moi ! Le feu dans notre appareil ! Je ne sais plus comment je me suis redressé. Je dois avoir fait très vite. La chaleur intense développée par le tir de nos armes a provoqué un accident très rare : les munitions des mitrailleuses ont pris feu. Avec des gants et des torchons, nous éteignons les flammes. Nous regardons alors à l'avant de la carlingue, où Kurt est assis à son siège de pilote. Il a tout observé, mais il a continué à diriger paisiblement l'appareil.

Maintenant, il vire pour une nouvelle attaque très basse, sur le même point. Les vagues éclatantes sont tout près de nous. Voilà le navire. Il apparaît très grand. Une coque énorme, peinte en brun clair. Sur la dunette couve un incendie. Je vois un ballon de barrage à l'arrière ; sur le pont, des camions, des chars et l'armement du bateau : un canon et quatre mitrailleuses. Bientôt, comme en un mirage, le cargo a de nouveau disparu. Nous vironnons encore pour reprendre la direction du retour, les canots de sauvetage semblent venir à notre rencontre. Nous volons si bas que les hommes qui rament baissent instinctivement la tête.

Réservoirs à sec

Il est grand temps de rentrer. Le retour est long. Nous sommes baignés de sueur. Quand Kurt se retourne vers nous, je vois les gouttes qui ruissellent sur ses yeux, son nez et ses joues. Heinz s'essuie le visage. Je ferme les robinets des bouteilles d'oxygène ; avant, je n'avais pas eu le temps. Nous sommes à plus de 400 milles de la côte. Nous volons dans une lueur pâle, éclairée par le soleil de minuit.

Au-dessous de nous, la mer étincelle comme un vaste plateau doré. Le ciel est parsemé de cirrus roses. Devant, s'étendent d'immenses bancs de nuages qui nous bouchent l'horizon. Nous grimpons et glissons sur leur crête, vers le sud. Le blanc éclatant des nuages fait place à une teinte violacée. De temps en temps, le soleil perce les nuées et jette des feux dansants sur le tapis sombre qui s'étend au-dessous de nous. Ce retour dans l'immensité de la solitude muette est d'une puissante impression. Notre radio est en contact avec la base. Nous consultons nos montres. Notre provision d'essence sera bientôt épuisée. Il faut descendre. Les brumes s'abattent sur nous comme des langes mouillés. Nous atteignons une autre région du ciel. Nous volons maintenant à travers des nuages de pluie, gris de plomb. Au-dessous de nous, la mer furieuse moutonne, battue par la grêle. Deux appareils annoncent qu'ils volent maintenant avec un seul moteur, pour épargner le carburant. Sans cesse, nous avons l'impression d'apercevoir la côte, mais ce sont seulement de sombres nappes de pluie sur la mer infinie. Enfin, au moment précis où nous commençons à désespérer, nous atteignons la côte. Notre machine touche le sol, roule, et pendant que le vacarme des moteurs s'éteint, je saute hors de l'appareil, heureux de reprendre enfin contact, à pieds joints, avec cette brave terre ferme.





SAUVÉS!

L'équipage du «Carlton», navire américain de 6.000 tonnes, appartenant aux armateurs Lykes Brothers, de New Orleans. Le navire faisait partie d'un convoi allant de Reykjavik à Mourmansk. A l'île Jan Mayen, il fut endommagé par des avions allemands et dut retourner en Islande avec une voie d'eau. Remis en état, le «Carlton» se joignit au convoi «Competent» en route pour Arkhangelsk. Il fut atteint en plein milieu par la torpille d'un sous-marin. Une explosion se

produisit dans la chambre des machines et fit deux victimes. En 15 minutes, le «Carlton» sombra avec ses armes et ses munitions. Le jour suivant, l'équipage fut recueilli par des avions de sauvetage allemands. La photo en montre seulement une partie. Ils étaient 44 hommes. Le reste, au moment où la photo a été prise, était en route pour le camp d'internement. Le correspondant de guerre Wundshammer a interrogé quelques-uns des matelots rescapés. Voici ce qu'ils disent:



Roy Hansen, Norvégien naturalisé américain, capitaine du «Carlton»: «A 8 h. 10 du matin, la torpille nous atteignit d'une manière tout à fait inattendue. Les canots de sauvetage avaient été mis en pièces, nous prîmes donc les radeaux. Au bout de quelques heures, nous aperçumes tout à coup des hydravions allemands, à travers une rafale de pluie. Ils prirent peu à peu mon équipage à bord et revinrent cinq fois, dans l'espace de quelques heures. Dites à votre commandant que j'espère que les marins allemands sont traités de même en Amérique.»



Walter Stankiewiecz, marin, 1816 Hardford Avenue, Maryland: «Pendant la traversée en avion, les Allemands nous ont distribué des pull-overs et des pantalons pour nous changer. Ensuite, ils nous ont donné des gâteaux à manger. Nous étions à demi gelés. C'était la première fois que j'allais en avion et c'était naturellement très intéressant... Je me trouvais en avant du bombardier, entouré de vitres. J'étais tellement enthousiasmé que j'aurais voulu tirer tout autour de moi avec la mitrailleuse!»



Walter Feldheim, deuxième officier mécanicien, 1810 N Broadway, Baltimore, Maryland: «Je finissais justement mon petit déjeuner lorsque l'explosion eut lieu. Ce fut terrible. D'abord un incendie se déclara, puis les chaudières sautèrent. Des torrents d'huile jaillirent des réservoirs inférieurs et recouvrirent tout. Ma cabine, dans la chambre des machines, était entièrement démolie et ne présentait qu'un amas de débris. Seule, au milieu de la table, une photographie de ma femme était restée intacte. Je la pris et je courus aux canots de sauvetage.»



Otto Paulsen, chef de pièce, 25 Garten Street, Roslyn-Hts, New York: «J'appartiens à la marine des U. S. A. et suis soldat, exactement artilleur. Ma pièce se trouvait à l'avant. J'étais justement en train d'observer le ciel pour découvrir des avions allemands. C'était ma mission. J'aperçus trop tard, à 150 yards, le télescope du sous-marin. Déjà la torpille nous avait atteints. Quand nous fûmes dans les canots, le sous-marin émergea pour un temps très court. Il tourna autour de nous, puis disparut.»



Theodore Kristyor Geir, mitrailleur, Edimbourg, Dakota septentrional: «Moi non plus, je ne suis pas marin, bien qu'appartenant à la marine des U. S. A. Nous ne recevons pas de primes comme les autres, mais seulement notre solde. Nous étions cinq à bord du «Carlton»: quatre canonniers et un soldat signaleur. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous servir une seule fois de nos armes.»



Roland M. Donough, marin, 1752 Eastland, Cleveland, Ohio: «Nous rîmes d'abord arriver un petit hydravion allemand. Je nageai vers lui tout habillé, mais je ne pus être pris à bord parce que je suis trop gros et que je ne pourrais passer par la fenêtre d'entrée. Je revins à la nage et j'attendis l'arrivée d'un plus grand appareil. C'est un pilote allemand qui m'a donné le pantalon que je porte maintenant.»

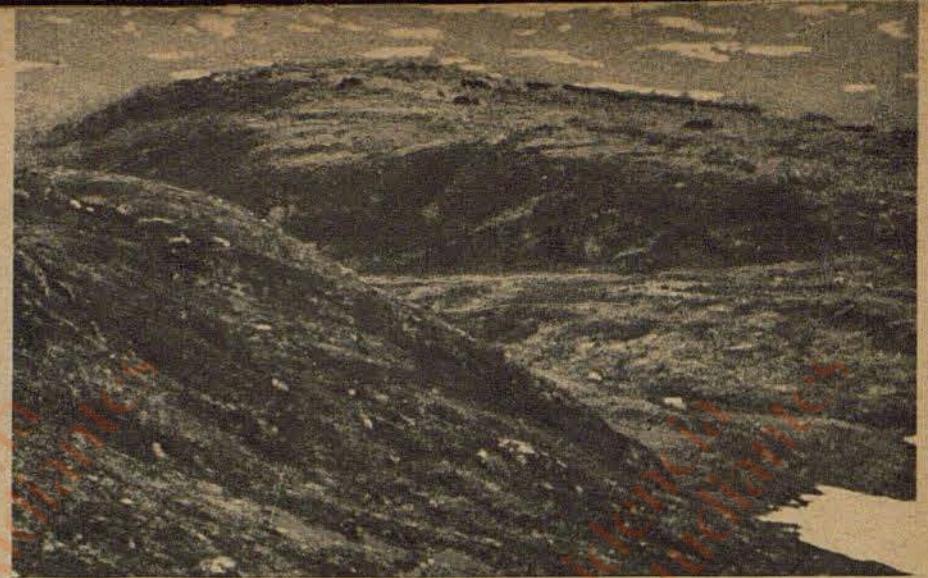


Vernon Frank, 3^e officier, Philadelphie, Pennsylvanie: «C'est mon premier et mon dernier voyage en mer. En vérité, je suis ingénieur électrique et ne suis devenu marin que depuis peu, parce que ces traversées sont rétribuées par de hautes primes. J'ai une femme à la maison et suis heureux de pouvoir lui écrire.»



Fred Frommelt, serveur au carré des officiers, Baltimore, Maryland: «J'apportais des œufs sur le plat, lorsqu'un craquement terrible se fit entendre. Nous avons tout de suite compris... Ce n'est pas sans raison que nos armateurs nous paient tant de dollars...»

Bataille sans répit →



Là-bas se trouvent les Soviets. Une petite guerre impitoyable se livre sans répit dans le dédale de rochers du front de Liza. Cette vue a été prise d'un de nos points d'appui, et montre la hauteur occupée par les Soviets, en face de la nôtre. On aperçoit distinctement les points noirs que forment les blockhaus et les positions de mitrailleuses. La relève se fait à découvert, et les hommes doivent franchir la roche nue. Nuit et jour, des tirailleurs sont, de part et d'autre, à l'affût, et troublent la relève. Des chasseurs alpins ont abattu ainsi plus de 60 ennemis.

Bataille sans répit

IV. Zone de combat: paysage lunaire

Pendant que les sous-marins allemands, et surtout les forces aériennes, combattent, chaque jour, sur le front de l'océan Glacial Arctique, les chasseurs alpins, les camarades à l'uniforme gris, se battent, depuis des mois, sur le front de Mourmansk. Il s'agit de défendre de tout petits espaces qui protègent la base d'opérations de l'aviation et de la marine de guerre.

Entre la frontière de Finlande, près de Petsamo, et la profonde entaille formée par la baie de Kola, au fond de laquelle est situé Mourmansk, se dressent une infinité d'arêtes montagneuses. Leurs lignes, profondément coupées, suivent toutes, du nord au sud, une diagonale en direction naturelle de l'attaque contre Mourmansk. Ni arbres ni buissons sur ces montagnes. A peine la maigre mousse des toundras recouvre-t-elle, durant les courts mois d'été, la roche dénudée. Ce terrains d'opérations ne dispose que d'une seule voie de ravitaillement : celle qui, du golfe de Botnie, mène à Petsamo, à travers l'océan Arctique.

Durant la campagne d'hiver de 1939, lors de la guerre entre la Finlande et les Soviets, ceux-ci tentèrent vainement de parvenir jusqu'à l'Atlantique, libre de glaces, et jusqu'aux mines de Petsamo. Mais toutes leurs attaques échouèrent devant la résistance héroïque de la petite armée finlandaise.

Maintenant, ce sont des divisions de troupes alpines allemandes qui occupent cette région. Sans répit, et par n'importe quel temps, une lutte impitoyable se livre dans les gorges

arides des montagnes. Styriens, Carinthiens et Tyroliens y ont valeureusement fait leurs preuves.

L'hiver polaire a été particulièrement dur dans ce secteur. Des ténèbres perpétuelles y règnent alors, interrompues seulement quelques heures chaque jour par une sorte de lumière crépusculaire. Profitant de la haute couche de neige, favorable aux mouvements offensifs, les Soviets lancèrent des brigades de rennes et des bataillons de skieurs, afin d'enfoncer l'extrême pointe de l'aile nord du front allemand. Leur dernière grande offensive s'est déroulée aux mois d'avril et de mai. Parties de la presqu'île des Pêcheurs, des brigades d'infanterie de marine, fort bien équipées, débarquèrent sur de nombreux points de la baie de Liza, pendant qu'au sud des forces importantes tentaient d'opérer une poussée vers le nord. Après de longs combats, extrêmement sanglants, l'adversaire, qui avait pris pied sur le rivage, fut, en grande partie, anéanti et le reste rejeté à la mer. L'ennemi perdit plus de 8.000 morts, rien que dans le secteur d'une seule division allemande.

Chasseurs alpins au-dessus de Liza. Les communications avec les points d'appui situés sur le front de Liza, dans les roches qui dominent la côte de Mourmansk, ne peuvent être maintenues que fort difficilement. Même les mulets, fidèles compagnons des chasseurs alpins, n'y parviennent pas toujours. Il faut alors se servir d'un funiculaire qui transporte hommes et matériel.

Artillerie de montagne. L'artillerie de montagne légère est une arme précieuse pour nos chasseurs alpins. Bien que ces pièces soient démontables, il faut souvent des efforts inouïs pour les mettre en batterie.



FIN

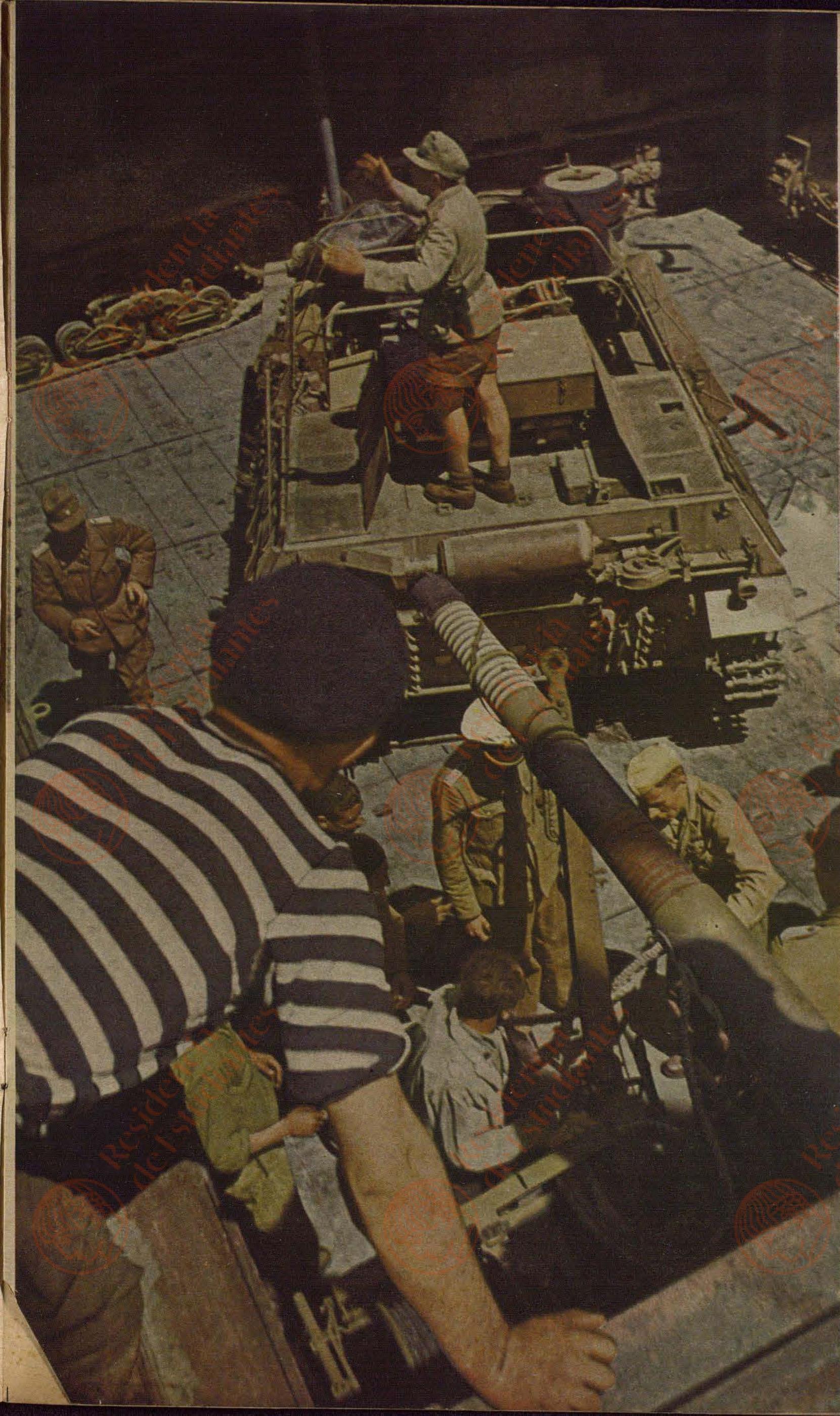
En Afrique

Les armes et les munitions sont arrivées. Par l'écouille que l'on vient d'ouvrir, le soleil africain tombe sur les chars et les tubes de D. C. A. Une grue va saisir le premier char. On peut se rendre compte que les troupes qui arrivent ont déjà combattu: leurs canons, au premier plan, portent beaucoup de minces anneaux blancs, dont chacun signifie un avion abattu ou un char détruit.

Aux deux pages suivantes:

A la recherche de l'ennemi. Mitrailleurs en sidecar et char de reconnaissance dans le désert.

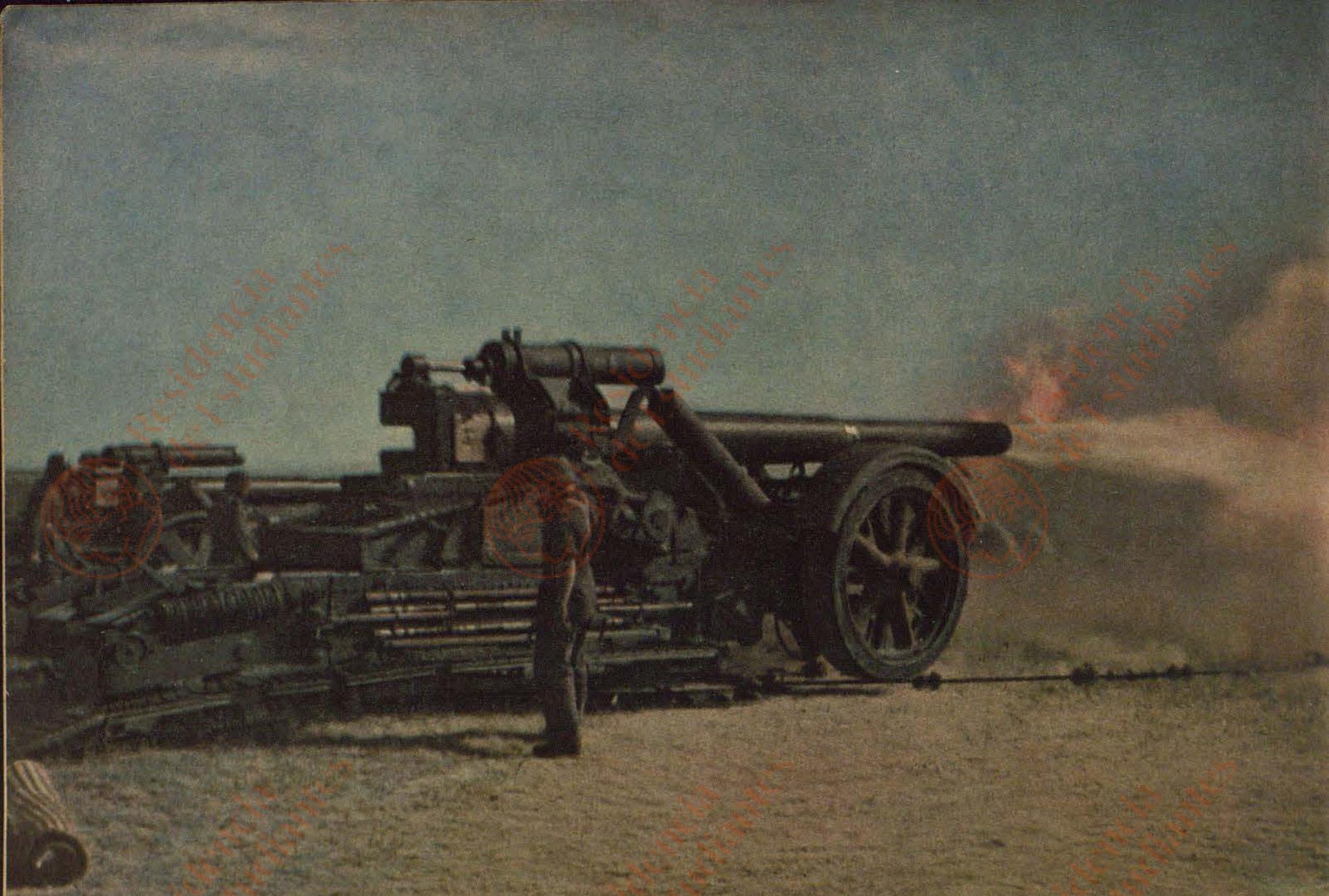
Clichés du correspondant de guerre Tritschler (PK).





WH-683309

B



Batterie lourde en tir direct.

Vers l'ennemi

Clichés du correspondant de guerre
Valtingojer (PK).

Mitrailleuse lourde aux avant-postes.

LES CHARS TOMBENT MAL A PROPOS

Comment l'armée de chars de Rommel a détruit les plans de Downing Street

Par le général Theiss

L'IMPORTANCE des combats formidables qui se déroulent à l'est repousse souvent au second plan les événements des autres théâtres de la guerre, bien qu'ils soient intimement liés à la lutte entreprise contre les bolcheviks. Les opérations en Afrique du Nord sont, par exemple — ce que beaucoup ne comprennent pas encore — une contribution à la fin victorieuse de la campagne européenne contre les Soviets, surtout depuis qu'elles n'ont plus lieu en Libye, mais sur le territoire égyptien. Autrefois, on considérait la Libye comme un théâtre de guerre accessoire des Britanniques, comme un « deuxième front » sans but et sans raison.

Tel n'était pourtant pas le cas. Au contraire : la guerre en Afrique du Nord a été très importante dès le début. Les faits d'armes de Rommel ne sont pas seulement admirables en tant que victoires, mais ils ont eu pour résultat de réduire à néant le plan le plus vaste et, peut-être aussi, le plus dangereux de l'ennemi.

Le « grand plan » de Churchill

L'armistice de Compiègne avait créé, pour l'Angleterre, une situation absolument sans issue. C'est pourquoi le monde n'a pas compris qu'elle ait repoussé la paix que le Führer lui offrait. Il faut dire, il est vrai, qu'un mot inconsidéré de Churchill révéla les plans qu'il avait formés et les espérances auxquelles il s'abandonnait. Il prétendait que la victoire finale dépendait de l'attitude de trois grandes puissances : les U.S.A., les Soviets et l'Italie. Personne ne doutait de la position germanophobe des gouvernements des U.S.A. Mais entre l'Allemagne et les Soviets, il existait des traités économiques qui rendaient impossible une attitude hostile. Quant à l'Italie, elle était, à cette époque, entrée en guerre contre l'Angleterre. Que pouvait donc vouloir dire Churchill ?

Jusqu'à la fin de la campagne des Balkans, l'Angleterre s'imaginait, comme pour la première guerre mondiale, pouvoir remporter la victoire en assenant l'Allemagne par le blocus. Mais, quand la Wehrmacht eut chassé les Britanniques de l'Europe, il ne restait plus à l'Angleterre qu'à faire le blocus de toute l'Europe. Pour cela, il lui fallait réaliser, sur terre, un front allant de l'océan Arctique, en passant par l'U.R.S.S. et l'Asie Mineure, jusqu'à la Méditerranée. Sur mer, le blocus devait s'étendre du cap Nord à Gibraltar et à la Méditerranée elle-même. Pour dominer complètement la Méditerranée, il fallait éliminer l'Italie, tout au moins occuper toutes les côtes

de l'Afrique du Nord. La Libye et les possessions coloniales de la France s'y rattachant à l'ouest formaient une lacune qu'il s'agissait de combler. L'Angleterre pensait bien ainsi constituer une menace suffisante pour l'Italie et la forcer, par là, à déposer les armes, ou, tout au moins, obliger l'Allemagne à engager des forces importantes pour venir en aide à son allié. La guerre, en éclatant dans les Balkans, devait occuper d'autres forces allemandes importantes, vouées à s'user en une lutte pénible dans les montagnes. Cette dispersion des forces allemandes une fois réalisée, la puissance des Soviets, entre temps organisée, devait alors prendre l'Allemagne à revers. Tel était le plan formidable de Churchill pour la réalisation duquel il voulait son pays et lui-même au bolchevisme.

Seulement, Churchill avait sous-estimé deux choses : la fidélité de l'Italie, sous la direction éclairée de Mussolini, et la puissance de la force militaire allemande.

L'Afrique du Nord, théâtre de guerre

En août 1940, les forces italiennes avaient pris d'assaut les fortifications britanniques de la frontière d'Egypte et conquis Sidi Barani, à 90 km à l'intérieur du pays. Une contre-attaque

de forces motorisées britanniques ayant été repoussée en octobre, l'Angleterre concentra en Egypte des forces supérieures. Le 8 décembre 1940, le général Wavell commença une grande offensive qui lui permit, après de durs combats, de conquérir, en trois mois, la Cyrénaïque et une partie de la Libye. Cette première victoire des armes britanniques fut considérée, en Angleterre, comme une opération particulièrement importante, surpassant tout ce qui avait été accompli jusqu'alors dans cette guerre. En réalité, l'opération était loin d'être aussi glorieuse qu'on voulait le faire croire, car Wavell n'avait atteint son but qu'en partie et dans des conditions qui projetaient sur le succès une tout autre lumière.

Etant donnée la supériorité numérique formidable des Britanniques, surtout en chars et en avions, et leur maîtrise de la mer, facteur si important ici, les combats entrepris ne pouvaient se terminer autrement. Les troupes italiennes défendaient une situation perdue d'avance. Mais elles se battirent courageusement. Leur résistance eut pour résultat que la fameuse « offensive éclair » de Wavell n'a jamais dépassé plus de 6 km en moyenne par jour, et que l'on a toujours pu trouver le temps nécessaire

pour en enrayer le développement. C'est pourquoi la défense de Bardia restera toujours un fait d'armes glorieux dans l'histoire de la nouvelle Italie.

Le corps expéditionnaire allemand débarqua en Afrique du Nord et, dès fin mars 1941, quelques voitures de reconnaissance entrèrent en contact avec les Britanniques au Grand Syrte. Peu de temps après, des forces germano-italiennes s'emparèrent d'Agedabia, et le général Rommel se prépara, dès lors, à l'attaque. Il partit de cette position, le 1^{er} avril, avec les premières forces du corps expéditionnaire, chassa les Britanniques, en dix jours à peine, de la Cyrénaïque, et s'empara des défenses de la frontière égyptienne. Pour minimiser ce succès des armes allemandes, les Anglais parlaient de forces supérieures. En réalité, l'adversaire, enfermé dans la forteresse de Tobrouk, était numériquement plus fort que toute l'armée de Rommel. Il importe de souligner ce fait pour mettre pleinement en lumière le succès unique remporté par Rommel. Sans connaître les conditions de la guerre en Afrique, Rommel réussit à vaincre un ennemi supérieur en nombre, possédant une expérience coloniale indiscutable. Cela malgré de violentes tempêtes de sable, et en fai-



Episode dans le désert

Des chars allemands rencontrent une colonne de camions ennemis. Elle a déjà été repérée par les bombardiers. Les chars l'attaquent, et les premiers coups démasquent la manœuvre de l'adversaire. Les obus font sauter les planches et les bâches des camions, et encore des planches et des bâches, et toujours davantage. Ce n'était là rien d'autre qu'un simulacre. Sous la protection de ces faux camions, une unité de chars britanniques voulait exécuter un important changement de marche et se faire passer, quelque temps, pour une simple colonne de transport inoffensive.

LES CHARS TOMBENT MAL À PROPOS

sant accomplir à ses troupes des marches d'une moyenne de 42 km par jour. Le succès fut décisif lorsque, dans le désert, le fort d'El Mechili, défendu par plus de 2.000 Britanniques, fut pris d'assaut par 8 chars allemands.

Dans le même temps, la Wehrmacht avait anéanti le vaste plan de l'adversaire dans les Balkans. La Yougoslavie fut réduite en 12 jours et obligée de déposer les armes. Puis, en 10 jours, ce fut le tour de la Grèce d'être occupée. L'Allemagne reconnut le danger imminent qui la menaçait à l'est et put alors y parer avec toutes ses forces.

Pour faire diversion et venir en aide aux bolcheviks, ses nouveaux alliés, l'Angleterre déclencha une nouvelle attaque en Libye.

En mai et juin 1941, des forces supérieures attaquèrent plusieurs fois sur le front de Sollum, mais furent toujours repoussées. L'Angleterre reconnut alors qu'elle ne pouvait battre Rommel qu'avec des forces écrasantes. Elle rassembla, en quelques mois, toutes les armées inemployées de ses colonies, ainsi que les unités blindées de la métropole dont elle pouvait disposer. Elle reçut, en outre, des U.S.A., qui n'étaient pas encore belligerants, un matériel de guerre considérable.

Le meilleur stratège l'emporte

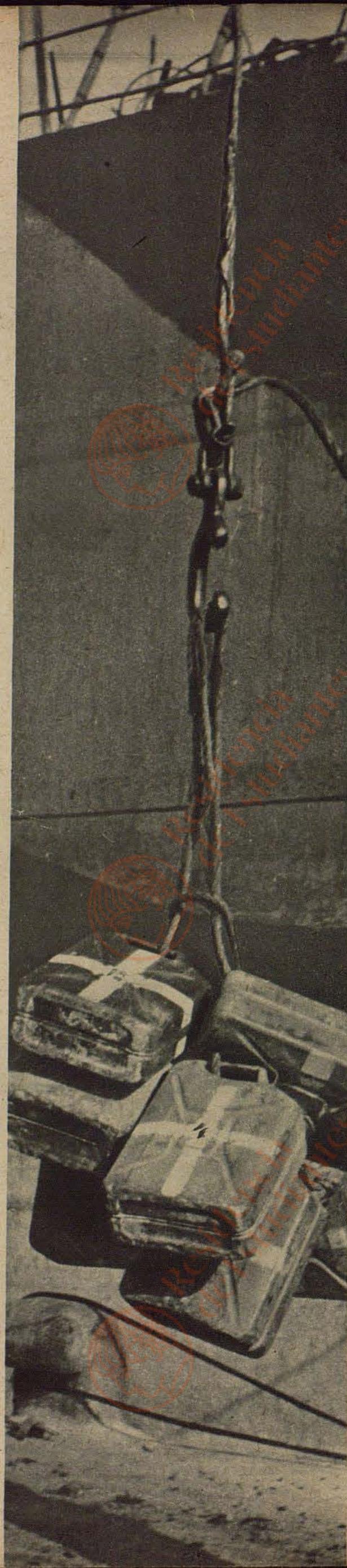
En novembre 1941, les masses ainsi concentrées passèrent à l'attaque. Selon les indications anglaises, il s'agissait d'une armée de 650.000 hommes. L'Angleterre était si sûre de son succès qu'elle déclencha son offensive avec un cri de victoire prématûr. L'objectif, ainsi que le proclamait l'ordre du jour, était l'anéantissement des forces germano-italiennes en Libye. Mais Auchinleck, qui avait remplacé Wavell et pris le commandement de la 8^e armée britannique, ne fut pas, lui non plus, en état d'arracher à Rommel l'initiative de l'action. Lorsqu'il prétendit avoir encerclé Rommel, celui-ci avançait déjà vers l'Egypte. Puis, quand il attendit là son attaque, Rommel s'échappa vers l'ouest. Lorsque Auchinleck crut l'avoir battu, Rommel reprit l'attaque. Il rejeta les Anglais aussi loin qu'il le jugea nécessaire, pour s'assurer une forte position et se préparer à porter de nouveaux coups.

Cette défaite eut pour conséquence de détruire, en Angleterre, la foi en une qualité supérieure des troupes britanniques, en l'excellence du commandement et en un moral élevé du combattant anglais. Malgré de nouveaux renforts, Auchinleck, inquiet des événements ultérieurs, préféra s'en tenir à la défensive et se retrancha derrière un vaste champ de mines.

En mai 1942, Rommel déclencha l'attaque. Il a battu la 8^e armée anglaise en plein désert, a pris d'assaut Tobrouk en un seul jour, et a non seulement chassé l'ennemi de la Libye, mais encore l'a rejeté au-delà de Sollum, de Sidi Barani et de Marsa Matrouk, jusqu'à El Alamein, les Thermopyles de l'Egypte. Par ces succès éclatants, le maréchal Rommel s'est surpassé lui-même.

L'espoir que l'Angleterre avait de conquérir la Libye est ainsi anéanti : elle n'a pu étendre davantage sa maîtrise en Méditerranée ; elle l'a, au contraire, perdue. Elle s'y voit, aujourd'hui, enfermée dans un petit espace, à l'est. Et elle est dangereusement menacée en Egypte.

Mais la Libye est libre.



BIDON



Avec des milliers de ses semblables, le bidon n° 4 «atterrit» sur le sol africain. Il devient indispensable à l'homme, à l'animal et à la machine.

Avec sept autres réservoirs, notre bidon est rempli automatiquement à la source artificielle.

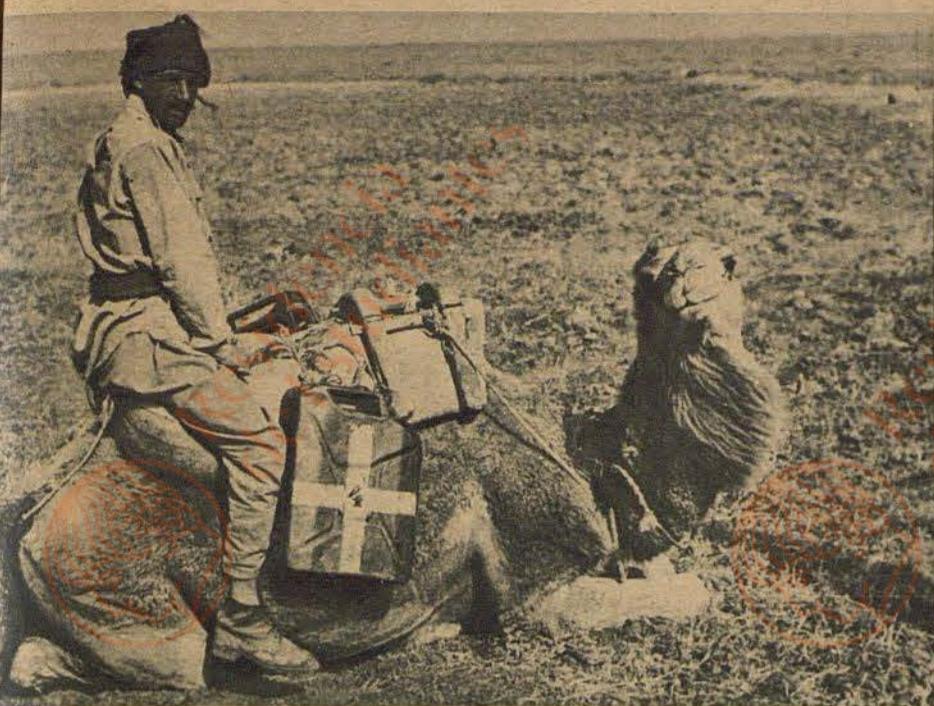


Le premier engagement amène le bidon n° 4 à la cuisineroulante.

Pendant son trajet vers le front, l'eau fraîche du bidon refroidit le radiateur bouillant de notre voiture.



Le voyage dans le désert africain d'un réservoir à eau pendant la guerre



Pour atteindre les premières lignes, il rogne à dos de chameau.

Bien camouflé, il offre aux soldats des avant-postes une boisson rafraîchissante. ↓



On boit à même le bidon. C'est un peu lourd, mais ça fait du bien.



Le n° 4 au secours de l'adversaire épuisé. Il le désaltère. Le jeune commandant de char d'assaut anglais prisonnier — il est âgé de 21 ans — ne sait plus que faire de son bidon vide. Il s'assied dessus.



De l'eau en Afrique / Par Juan Iwersen Thomae

EN Afrique, le mot « eau » s'écrit en lettres majuscules. Tout chef d'armée qui s'y aventure dans une guerre a besoin d'eau avant tout. De l'eau pour boire et de l'eau pour les radiateurs des moteurs. Les chars d'assaut, les engins antichars, les canons pour la défense aérienne, le ravitaillement, tout cela est motorisé et a un urgent besoin d'eau. La seule chose qui, dans le désert, puisse s'en passer est la petite merveille qu'est la voiture populaire : le Volkswagen. Bien entendu, toutes les conversations ont pour thème ces trois sujets : l'eau, l'essence et les munitions.

Sans eau, la progression est impossible. Il s'agit alors d'en trouver. Il y a des sources, des puisards et, enfin, la mer. On peut, en outre, mettre en action des installations de distillation. Il y en a de fixes et de mobiles. Lors de sa retraite, l'ennemi détruit, naturellement tous les puisards et toutes

les sources. Il anéantit tous les appareils, fait sauter les pompes, les réduit en morceaux, les disloque, et enterrer les pièces détachées à des mètres de profondeur sous le sable du désert.

Lorsque la troupe se met en marche, elle dispose d'une certaine ration d'eau. Mais, pour les marches de centaines de kilomètres comme les entreprend le maréchal Rommel, cette ration ne pourrait suffire. Il faut alors, à tout prix, trouver de l'eau, la tenir toute prête pour la distribuer entre les soldats afin qu'ils puissent étancher leur soif et remplir les radiateurs de leurs moteurs.

L'armée blindée d'Afrique possède de nombreuses colonnes de camions-citernes qui disposent, en outre, d'appareils d'exploitation motorisés pouvant être mis en action en un court laps de temps. Elle est pourvue également de réservoirs surélevés munis

De l'eau en Afrique

d'un système de robinets permettant de remplir les camions-citernes et les bidons aussitôt après l'installation.

La troupe a besoin d'une grande quantité d'eau lorsqu'elle exécute de longues marches. Il est évident que chaque nouvelle installation d'eau est accueillie avec joie. Ainsi des détachements spéciaux ont l'ordre de se mettre à la recherche de pièces de rechange ou de matériaux avec lesquels on pourrait, en cas de besoin, monter des installations provisoires.

Le désert nous donne tout ce que nous lui réclamons. Cette affirmation semble un peu étrange. Il faut naturellement entendre par là qu'il est un art de savoir chercher. On trouve quelque part un réservoir à eau troué par les balles et cabossé. Avec un peu d'adresse, on arrive à le ressouder. Ailleurs, on tombe sur dix ou vingt mètres, quelquefois cent mètres de conduites d'eau. On les courbe ou on les tronconne, suivant le cas, à l'atelier de réparation de la compagnie d'approvisionnement d'eau. On en rend les jointures étanches. Puis on découvre des pompes, des pompes entières, des demi-pompes, des bouts de pompe. On trouve, comme par enchantement, des soupapes, des cylindres, des roues. Deux ou trois petites pompes peuvent enfin accomplir la besogne d'une plus grande.

Je fis un jour, à Marsa Matrouk, la rencontre d'un lieutenant-colonel qui portait une roue sur ses épaulettes. Il était ingénieur, un savant distingué et réservé. C'était le commandant de la compagnie d'approvisionnement d'eau de l'armée d'Afrique. Pendant mon entretien dans son bureau avec le commandant de la place, ce mot : « eau », circulait en sourdine, se répercutant à travers l'espace. A vingt kilomètres de Marsa Matrouk, campaient 4.000 prisonniers anglais qu'on devait approvisionner en eau potable. Le lieutenant-colonel restait calme.

— Mes hommes ont déjà découvert de l'eau. Il s'agit seulement de la question du transport. Les camions sont tous en pleine activité. C'est toujours le cas pendant une marche.

— Comment apprenez-vous où il y a de l'eau ? Et, surtout, comment la transportez-vous ? Comment remplissez-vous les bidons et les tonneaux ? Comment les faites-vous parvenir à la troupe ?

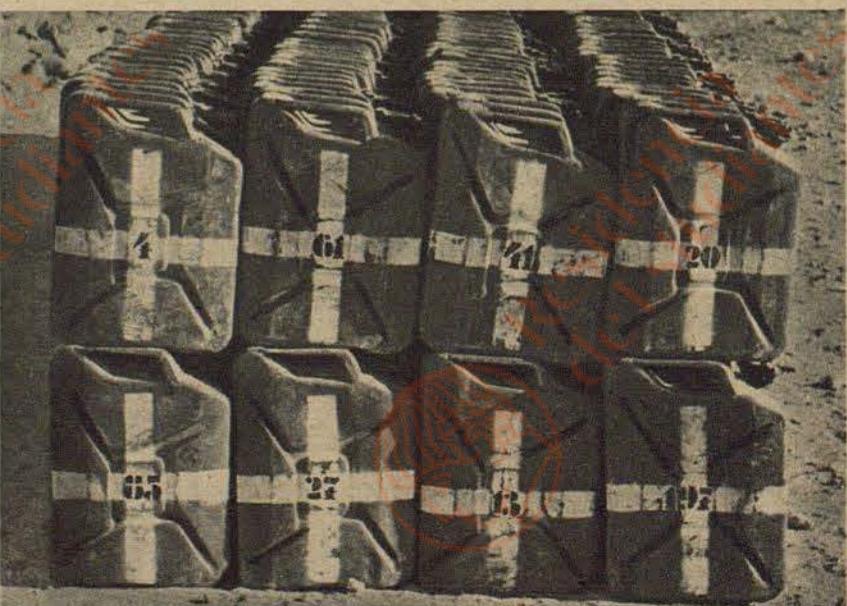
Il commença à raconter, tranquillement, exactement. On suppose naturellement que les Anglais possédaient de l'eau en suffisance, ainsi que des puitsards, des puits et des installations pour la distillation. Il s'agit de les découvrir et de les réparer. C'est quelquefois un travail ardu et difficile, car les Anglais sont passés maîtres dans l'art d'abîmer les appareils par des procédés chimiques. Le travail d'une compagnie d'approvisionnement d'eau consiste donc : 1^o à trouver de l'eau; 2^o à la purifier; 3^o à la répartir en rations.

Tous les puits qui n'ont pas été détruits ou souillés irrévocablement par les Anglais sont curés à l'aide de moyens chimiques spéciaux. Chaque colonne a son chimiste, appelé « le pharmacien ».

On peut récupérer beaucoup d'eau dans le désert par les soi-disant « galeries à suintements ». Ce sont des fossés protégés par une toiture. On les construit de préférence dans la région des dunes qui leur est propice. Ici se révèle l'art de l'ingénieur. Il s'agit d'obtenir de l'eau douce, libre d'infiltration d'eau de mer. Il est assez singulier que la meilleure eau potable dans le désert se trouve dans le voisinage de la mer. Le pharmacien doit contrôler continuellement, à chaque heure, l'eau de suintement pour vérifier sa contenance en sel. Il exécute ce travail à l'aide d'instruments spéciaux, quand il en a. Lorsque ceux-ci sont détruits, comme à Marsa Matrouk, par une bombe anglaise, il la décèle au goût.

Enfin, il y a les puisards et les véritables puits. On ne doit pas se représenter un puits comme une source jaillissant du sol. A plusieurs mètres de profondeur, il se forme, tantôt rapidement, tantôt lentement, une nappe d'eau. Cette eau est aspirée à la surface du sol au moyen de pompes.

Avec l'installation que les compagnies d'approvisionnement d'eau ont, comme par magie, fait surgir du sable, on trouve au bord de la route une modeste petite plaque de bois. Un seul mot y est hâvement jeté, l'espoir de toutes les colonnes, de tous les conducteurs, de tous les officiers et de tous les troupiers. Partout dans le désert apparaît d'une façon mystérieuse cette plaque avec les mots : « Approvisionnement d'eau à 200 mètres. » Elle ne manqua pas non plus entre Derna et El Alamein, comme on put le constater dernièrement.



De nouveau rangé en file avec des milliers d'autres, le bidon n° 4 attend d'être nettoyé et rempli. Il attend, prêt à sa nouvelle tâche. Clichés du correspondant de guerre Friedrich (PK)

MEFAITS ET BIENFAITS DE LA DOULEUR

La douleur a-t-elle une cause ou n'est-elle qu'un châtiment inutile? Doit-on la combattre? Et quelles chances aura l'humanité dans cette lutte? Ce sont là des problèmes particulièrement actuels en temps de guerre, quand on soigne blessés et malades.

UNE jolie anecdote illustre les débuts de l'anesthésie à l'éther, qui fête son centième anniversaire en 1942. Un homme avait une tumeur à la nuque. Il fallait la supprimer, et l'on se servit, à cette occasion, du procédé, alors tout nouveau, de l'anesthésie à l'éther. Ce n'était qu'une petite opération. L'anesthésie fut de courte durée, et le malade reprit vite connaissance.

— Mais c'est formidable, docteur, dit-il. Si j'avais su ne pas avoir mal, je ne me serais pas fait anesthésier.

Quand bistouri et douleur ne faisaient qu'un

Cette petite plaisanterie évoque un monde que nous ne comprenons plus aujourd'hui. Les hommes du passé croyaient impossible d'éliminer la douleur. Ils pensaient plutôt que c'était un hasard lorsqu'elle était absente. Et ce n'était pas seulement l'opinion des

profanes. Sans cesse, les chirurgiens avaient cherché des remèdes apaisant la douleur, mais sans en découvrir.

Les malades étaient amenés sur le « billard » ivres-morts, ou encore on essayait de bannir la douleur par des mixtures d'opium, de jusquame de belladone et autres plantes. Pourtant, la douleur farouche de l'opération déchirait toujours les voiles que l'alcool et les autres narcotiques étendaient sur la conscience. Si l'on administrait trop de drogues, le sommeil qui en résultait était proche, trop proche, de sa sœur : la mort. Ainsi, les anciens chirurgiens perdaient, en général, plus facilement les malades drogués que ceux subissant l'intervention chirurgicale dans leur état normal. Ces échecs les avaient mis en défiance.

Quand on se servit, pour la première fois, de l'éther dans un but raisonnable, on le connaissait déjà depuis trois siècles, exactement. Le médecin Valerius Cordus l'avait produit d'un mélange d'alcool et d'acide sulfurique; Paracelse, le grand médecin de la Renaissance, avait aussitôt reconnu ses qualités anesthésiantes. Cependant, ni en temps de guerre ni en temps de paix les chirurgiens n'eurent l'idée d'avoir recours à l'éther...

Et, pourtant, les opérations ne manquaient pas à cette époque. Les guer-

res ne furent pas rares pendant ces trois siècles. La douleur faisait partie de l'opération. Elle était omniprésente. Impossible de la tromper. Aujourd'hui, on a une autre opinion. La douleur nous semble superflue, nous apparaît presque même comme une maladie.

Ce châtiment sans raison aurait-il tout de même un but dans la nature? Serait-il — comme le croyaient nos chirurgiens d'autan — indispensable à la guérison d'une blessure? Notre époque, hostile à la douleur, aime éviter ces questions. Considérons, pourtant, que la douleur dicte ses lois à tout ce qui vit. On ne pourra guère laisser ces questions de côté.

Le double aspect de la douleur

L'expérience de la vie appelle la douleur « le chien de garde de la santé ». Notre corps est si facile à heurter! Il vit dans un monde de coins, de pointes, de lames et de flammes. La douleur se révèle donc comme un véritable gardien de notre corps sain. Elle communique au bureau central chaque contact désagréable ou hostile. Attention, défense ou fuite sont les mesures qui suivent une telle communication.

On ne verrait jamais de vieillards, si la douleur ne veillait pas, même pendant le sommeil. Des hommes, auxquels une maladie a fait perdre la sensation de la douleur, se blessent souvent sans s'en apercevoir.

Malheureusement, notre chien de garde n'est pas exempt des défauts d'un vrai chien. Les moindres prétextes le font parfois aboyer comme un fou. Des maux de dents, des cors

fournissent assez d'exemples de sa rage. Souvent, par contre, le chien de garde ne bouge point, même s'il s'agit de l'entrée d'ennemis mortels. La tuberculose ne cause aucune douleur. Et, pourtant, un préavis serait vraiment nécessaire. Le cancer commence, lui aussi, en général, sans douleur. Quand il est trop tard pour le guérir, il cause des souffrances presque intolérables. Ici, la douleur manque à son devoir de gardien, elle n'est plus que le bourreau cruel.

On peut aussi prouver que la douleur joue souvent un rôle assez important dans la guérison de blessures. Quand un os est fracturé, elle force à rester immobile, ce qui favorise la guérison. La douleur exige également l'immobilité pour certaines blessures, ce qui évite des inflammations néfastes. D'autre part, elle empêche le mouvement pour les rhumatismes, alors que là, au contraire, le mouvement favoriserait une guérison.

La douleur a provoqué en nous de nobles sentiments: opposition acharnée contre les forces de la nature, compassion pour les souffrances de la créature et le prochain. C'est un des meilleurs facteurs du développement moral du genre humain. Elle prévient, avertit, protège et nous conserve ainsi en vie. C'est pourquoi elle est si intimement liée à tout être vivant. Aucun pouvoir ne peut les séparer. Qu'elle manque souvent à son devoir, nous ne pouvons que l'accepter.

Après tout, nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes. On peut demander à un technicien pourquoi il fait ceci ou cela, et pourquoi il n'amé-



Franz Schubert

Pourquoi Franz Schubert portait-il de si petits verres de lunettes?

Si SCHUBERT portait des verres plats dits « verres-hi », de petites dimensions, c'est parce que de son temps les verres ne permettaient de bien voir que par le milieu. Alors, à quoi bon faire des verres plus grands?

Actuellement, celui qui a besoin de porter des lunettes est autrement heureux et combien privilégié, puisqu'il existe maintenant les verres PUNKTAL ZEISS, dont la forme a été étudiée de telle façon qu'ils s'adaptent parfaitement au champ visuel de l'œil et donnent une image nette jusqu'aux bords.

C'est pourquoi on porte actuellement les verres PUNKTAL ZEISS, et, pour être tout à fait à la page, ces verres seront montés dans une lunette PERIVIST à vision intégrale. On veillera à ce que les verres et la monture portent bien la marque d'authenticité Z.

ZEISS
Punktal

Les lunettes parfaites

CARL ZEISS
JENA

en vente chez

l'opticien spécialiste

MÉFAITS ET BIENFAITS DE LA DOULEUR

Il n'y a pas tel ou tel détail. Jusqu'ici la nature n'a pas répondu à ces questions. Mais, pour celui qui souffre, ce n'est qu'une mince consolation de savoir que sa douleur est un mélange de sagesse et de non-sens.

Même aujourd'hui, la douleur n'est pas vaincue. Mais l'involontaire est largement dompté. Le problème de la douleur n'est pas résolu, bien entendu, par une prescription du médecin. Un tel remède ne l'efface pas. Nous reconnaissons ce fait, si nous nous rendons compte de la façon dont la douleur nous envahit.

«Neutralisation» des nerfs

Les nerfs relient toutes les parties du corps au cerveau. Si un endroit du corps — externe ou interne — est atteint par une douleur, les nerfs la communiquent aussitôt au cerveau.

Ici, dans le cerveau, se passe l'inexplicable miracle de la perception. Le cerveau seulement donne à la douleur sa sensation. Si la douleur reste éloignée du cerveau, elle n'existe pour ainsi dire pas. Tout anesthésique, plus ou moins connu, a l'effet suivant : voiler le cerveau d'un brouillard ou, en d'autres termes, empêcher le poste de réception d'accueillir les communications. Dans beaucoup de cas, ceci est absolument indispensable, et il faut accepter les désavantages de ce procédé. Pour le malade qui doit subir l'opération, il est bien plus important de ne ressentir aucune douleur, d'ignorer même tout du déroulement de l'opération, que d'avoir le cerveau enflamme de brouillard pendant quelque temps. Le malade, personnage principal de l'opération, est, pour son bonheur, presque absent de l'opération par l'effet de l'anesthésie. Elle lui épargne le choc opératoire. Même pour l'opéré récent, il est important de pouvoir trouver un sommeil réparateur à l'aide d'une injection de morphine. Les méfaits de la morphine sont minimes, comparés à son effet salutaire dans de tels cas. Pour les maux de dents et d'autres souffrances « banales », il est tout à fait raisonnable de se libérer de la douleur avant l'intervention du médecin. Mais, à la longue, il est impossible de se droguer légèrement par des remèdes. Celui qui s'y adonne paie cher le excès.

La douleur sans raison est l'ennemie du médecin. Il la guette, suit le chemin de la maladie qu'elle lui indique et recherche ses origines. Mais il ne veut pas non plus « endommager » son malade, ne serait-ce que légèrement. Des savants ont donc cherché des remèdes qui dérangent moins la station centrale de notre corps. La douleur suit le chemin des nerfs jusqu'au cerveau. Pourquoi ne pas lui barrer le chemin plus tôt ?

Cet enchainement d'idées mena à la découverte de l'anesthésie locale. Si, au-dessus d'une blessure qui existe déjà ou qu'on est obligé de faire pour des raisons médicales, on injecte un remède qui insensibilise les nerfs à cet endroit même, le chemin est coupé à la douleur. Elle ne peut pas franchir cette barrière. Douleur ni remède n'affectent le cerveau. Voici la nou-



Rêveur, le camarade blessé de la Légion des volontaires français suit, au Konzerthaus de Vienne, les tourbillons fougueux de la mazurka.



Comme sortant d'un rêve, il applaudira l'artiste et s'enthousiasme de plus en plus. A la fin...



Fin page 30



JOIE DE VIVRE

Photos d'une réunion de soldats blessés, de huit nationalités différentes, invités à Vienne par l'organisation étrangère du Parti national-socialiste



Avec des femmes et des jeunes filles de Szatmary, un sous-officier allemand danse la « bournée » hongroise.



Unis dans la joie de l'art, les soldats des différentes nations sont assis l'un près de l'autre et...



...d'accord dans l'éloge, ils applaudissent. L'Allemand est aussi enthousiasmé que le caporal des Honved, blessé à la main. Celui-ci comprend particulièrement bien la danse de ses compatriotes et...



...le pousse bientôt après, en exécutant une zazou endiablée sur l'asphalte de Vienne. Joie de vivre des convalescents... Clichés Voigt.

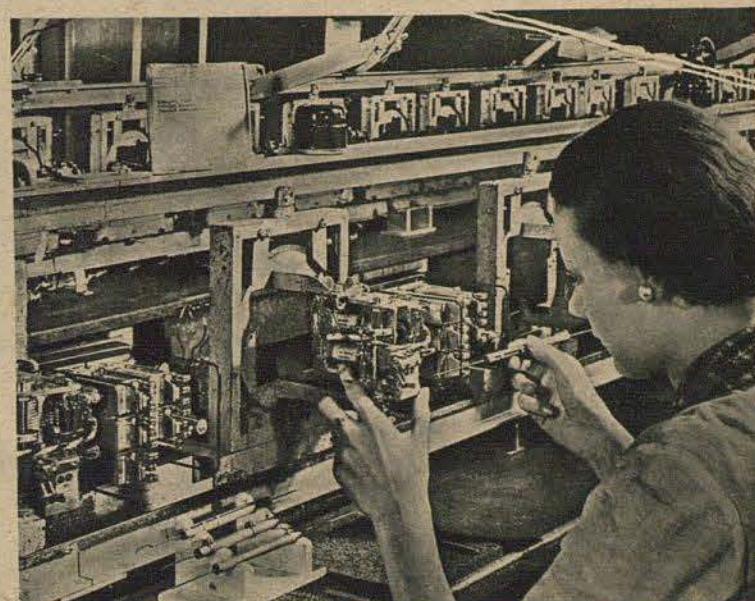
Le chemin le plus court

Le chemin le plus court d'un point à un autre, c'est la ligne droite, ainsi que nous l'avons appris à l'école. Le chemin le plus court d'un homme à un autre, c'est le téléphone, comme nous l'enseigne la vie pratique. Des centaines et des milliers de kilomètres se sont réduits à presque rien depuis que la technique moderne du téléphone a jeté des ponts sur la distance. Grâce à cette technique, il suffit d'une minute pour expédier les affaires qui, autrement, exigeaient des heures et des jours. Les statistiques mondiales du téléphone fournissent de millions et de milliards: jour par jour, les récepteurs sont déçochés cent trente millions de fois des quarante-deux millions d'appareils existant de par le monde. Ce que représentent les taxes de téléphone se chiffre annuellement à quinze milliards de marks (ou leur équivalent). Les fils téléphoniques ont une longueur d'environ deux cent cinquante millions de kilomètres, il n'en faut pas moins pour satisfaire les besoins de l'humanité. Plus de quarante milliards de marks sont placés dans les installations téléphoniques du monde, et l'on dépense annuellement une moyenne de quelques milliards pour équiper les installations selon le goût des abonnés. Plus d'un million de personnes sont occupées dans le monde entier à entretenir, développer les installations téléphoniques et assurer leur service. Dans les laboratoires des fabriques qui se sont spécialisées dans la technique téléphonique, des dizaines de milliers de physiciens et techniciens travaillent à expérimenter et à réaliser les améliorations que l'on ne cesse d'imaginer pour les appareils et les lignes.

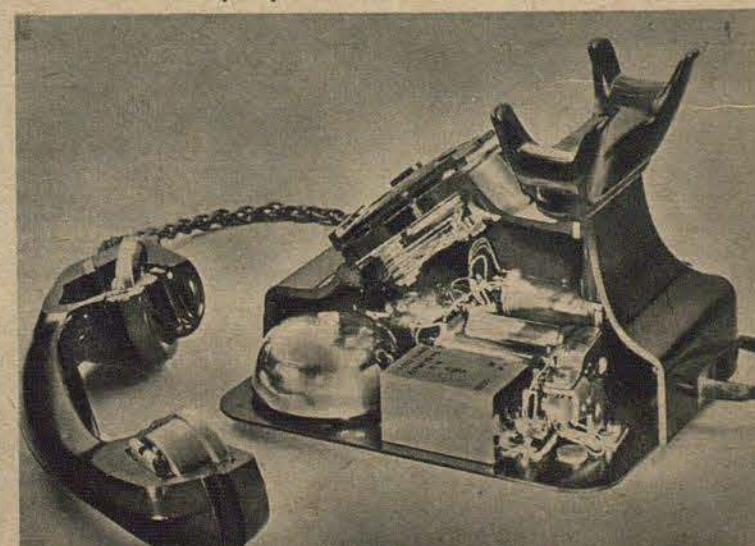
L'Allemagne occupe dans le domaine de la téléphonie une place prépondérante. Dans aucun pays du monde comme en Allemagne, on n'a étendu, dans une telle mesure, le système de la téléphonie automatique; seul ce système est considéré par l'abonné comme le mode perfectionné de la téléphonie. Plus de 90% de ceux qui font usage du téléphone établissent eux-mêmes leurs communications. Le réseau allemand dépasse vingt mille kilomètres, et constitue un moyen de communication des plus sûrs, non seulement à l'intérieur des frontières allemandes, mais comme ligne de transit pour les communications entre les pays limitrophes de l'Allemagne. C'est évident, on ne trouve en Allemagne, dans les villes comme dans les villages, que des appareils de construction des plus récentes, permettant une conversation facile et irréprochable.

Au moyen du câble à large bande en usage dans la télévision, on peut obtenir encore d'autres possibilités. Entre autres celle d'établir en même temps 200 communications, autre la transmission télévisuelle.

Dans l'économie européenne qui se fait jour, le téléphone jouera un rôle encore beaucoup plus grand. Les relations téléphoniques entre les pays s'étendent de plus en plus, ce qui rendra nécessaire la création de nouvelles lignes. Les usines Siemens, avec leurs ateliers modernes, leurs capacités, et leur connaissance approfondie de la technique téléphonique sont en mesure de réaliser tous les désirs exprimés.



Les appareils de téléphonie automatique qui, dans les centraux, établissent les communications, sont fabriqués en série dans les usines Siemens



Coupe d'un appareil téléphonique moderne, système Siemens, avec disque d'appel fonctionnant presque sans bruit et avec écouteur approprié à la forme de la tête

velle direction que suit la lutte contre la douleur. On peut injecter de l'alcool dans des centres nerveux secondaires, neutralisant ainsi les stations intermédiaires sur le chemin du cerveau. Des anesthésiques — la cocaine ou la novocaine qui, elle, ne contient aucun poison — sont introduits dans la moelle épinière. Ils paralysent les nerfs menant au cerveau, et il est possible d'exécuter des opérations au ventre ou aux jambes pendant que le malade reste éveillé. L'anesthésie par inhalation à l'éther ou d'autres gaz narcotiques, comme le protoxyde d'azote ou l'acétylène, est ainsi devenue absolument superflue. Aujourd'hui, chaque façon de diminuer la douleur a son domaine fixe d'application. Mais, dépassant l'anesthésie locale, la neutralisation des nerfs dispute la place aux drogues du cerveau.

L'ennemi de la guérison

Souvent, la douleur empêche ou retarde la guérison de blessures. Elle exerce un effet néfaste sur l'afflux du sang dans les endroits blessés. Cependant, aucune blessure ne peut guérir sans apport de sang.

A ce sujet, le médecin d'une clinique de Heidelberg écrit : « Un tankiste s'était coincé une phalange de l'index. L'os était affecté. Après guérison locale de la blessure, il restait des douleurs excessivement fortes. En même temps, l'afflux du sang était périodiquement interrompu ; la main entière et même des parties du bras étaient vides de sang. Après une injection d'alcool dans un certain centre nerveux, douleurs et affections circulatoires disparurent. Guérison rapide. » Cette sobre description ne révèle pas tout le miracle. Elle suffit peut-être, si nous attirons l'attention sur le fait que, auparavant dans des cas similaires, il fallait souvent procéder à l'amputation de la main parce qu'il n'existant pas d'autres remèdes contre l'arrivée interrompue du sang. On donnait souvent, en même temps, de grandes quantités de narcotiques, agissant sur le cerveau, avant de se décliner, à contre-cœur, à l'amputation. L'insensibilisation du système nerveux a connu de grands succès également pour d'innombrables inflammations nerveuses, comme la sciatique, les névralgies et même la terrible névralgie du trijumeau, la douleur faciale. On procède de deux façons : de fréquentes injections d'alcool dans un centre nerveux ou des injections de remèdes locaux dans le nerf même.

On a trouvé une application particulière à ces remèdes pour le traitement des membres gelés. On a réussi à guérir le gel par l'anesthésie lombaire, c'est-à-dire par une injection de novocaine dans la moelle épinière. En plus du soulagement de la douleur, ce traitement permet d'énormes afflux de sang dans les membres gelés et il causa la guérison dans des cas où, autrefois, l'amputation seule pouvait sauver la vie.

Notre époque a réussi à dompter la douleur. Il n'y a pas moins de douleur dans le monde qu'autrefois. Mais, depuis que la douleur, grâce à l'anesthésie a fait place à une indisposition supportable, le cri rauque, dans lequel le patient cherchait son soulagement, n'est plus proféré. La science moderne a même réussi à bannir la douleur sans diminuer la conscience du malade ni la brouiller. La douleur, camarade indispensable de la vie, pourra, à l'avenir, remplir sa mission éthique et morale. Mais le temps de ses dégâts est révolu.

Physionomies impérissables

Ressemblance par delà un demi-millénaire

C'EST plus que la renommée et l'art du grand peintre Nuno Gonçalves qui porte les Portugais à contempler sans se lasser les deux triptyques de la cathédrale de Lisbonne. Vers l'année 1460, l'artiste crée, sur deux grands panneaux et quatre volets, le saint Vincent, vieux patron de la capitale, entouré de rois portugais et de savants, de navigateurs et de chevaliers, de pêcheurs, de moines et de pèlerins. Le Portugais qui contemple aujourd'hui cette œuvre d'art, occupant une place significative dans la peinture européenne, s'arrête surpris devant l'un des tableaux qui représente des personnages du XV^e siècle. L'un d'eux, à la tête étroite, aux traits nobles, offre une ressemblance étonnante avec le Président Salazar, l'homme d'Etat remarquable auquel le Portugal doit son redressement et sa position actuelle dans le monde. Cinq siècles séparent ces deux hommes. Pourtant, ils ont le même nez mince, légèrement courbé, la bouche sévère, le menton énergique, le front intelligent, les cheveux bien plantés. Ce visage plein de caractère synthétise les traits représentatifs du peuple portugais. Il a survécu au temps et redevient réalité près cinq cents ans.

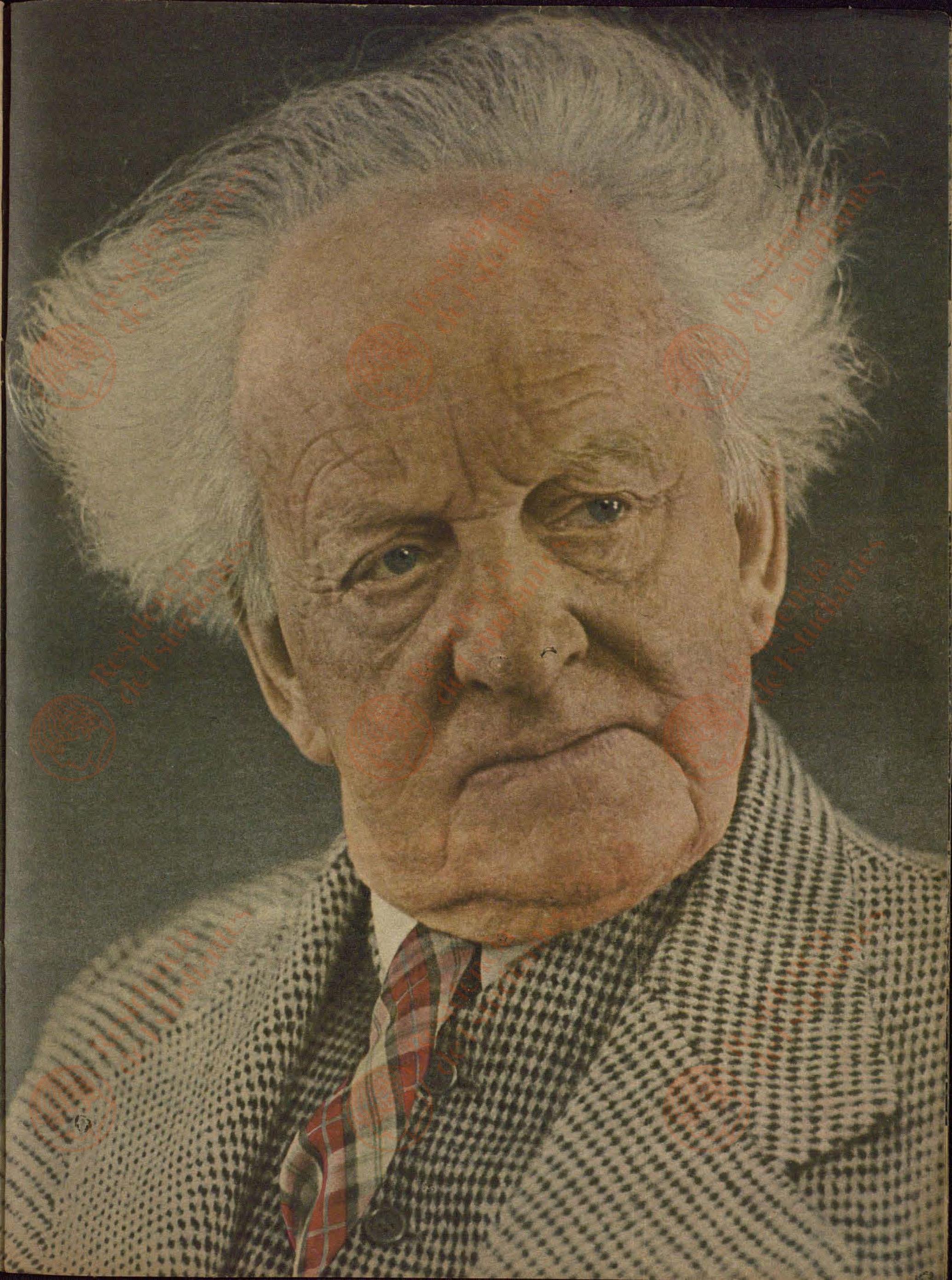


↑ Un fragment du tableau ou figure nommée qui ressemble au Président Salazar

Quatre photos du double triptyque de Nuno Gonçalves ↓



→ Gerhart Hauptmann. Ce dramaturge et écrivain représente l'époque naturaliste de la poésie allemande. Il va maintenant célébrer son 80^e anniversaire. Il a écrit des drames sociaux : « Avant l'aube », « Les Tisserands », « Le Cocher Henschel » et « Rose Bernd ». Des fées comme « L'Ascension de Hannelore », ses comédies comme « La Fourrure du castor » et son drame de la guerre des paysans : « Florian Geyer », expriment toute la tragédie d'un peuple qui échoue par discorde et indécision. La deuxième partie de sa vie est de plus en plus consacrée au genre épique. Poésies, nouvelles et romans variés et importants : « Emmanuel Quint », « Atlantis », « L'Héritage de Soana » et « L'Ile de la Grande Mère », reflètent ses impressions de son pays et du monde. Sa huitième décennie nous a donné les drames « Hamlet à Wittenberg », « La Fille de la cathédrale », « Iphigénie à Delphes » et des mémoires : « L'Aventure de ma jeunesse ».





BAYENCOURT

Un héros de roman devient légendaire

EN Picardie, à mi-chemin entre Arras et Amiens, se trouve le petit village de Bayencourt. Par une belle journée de septembre 1933, un cycliste traversa le village. Il était calme et plein d'assurance. Mais, comme on va le voir, il excita fortement l'attention. Il examina chaque maison, regarda les jardins, s'arrêta devant la grande ferme de la Haie, en bordure de l'agglomération, se renseigna sur le nombre des cochons, des bœufs et des poules, et, passant devant la fenêtre basse de l'école, il grimpa sur le rebord pour jeter un coup d'œil dans la salle de classe. Bref, il fit si bien qu'on pensa qu'il était grand temps d'aller chercher les gendarmes.

Ce que cet homme — c'était un Allemand — conta pour expliquer son attitude suspecte sembla bien incroyable. Il cherchait, dit-il, des matériaux pour un roman. C'était pour cela qu'il prenait des esquisses et des notes.

On l'enferma dans un cabaret, à l'entrée du village, pendant que les gendarmes téléphonaient à Amiens.

C'est à peine si les gens de Bayencourt se montrèrent, lorsque, au bout d'une heure, l'étranger, accompagné d'un gendarme, quitta le village. Les gamins, eux-mêmes, ne s'occupèrent pas de l'incident. Mais le gendarme ne put réprimer une question :

— Pourquoi avez-vous dit que vous étiez Anglais ?

— Je me suis contenté de ne pas le nier... Il m'importait beaucoup que tout le monde me parle librement... Or, autrefois, le front n'était pas loin de Bayencourt et...

— Mais, monsieur, interrompit le gendarme, chacun de nous, autrefois, a fait son devoir.

A Amiens, où le procès-verbal de l'incident avait causé, jusqu'à la pré-



fecture, une certaine émotion, je fus reçu par un fonctionnaire de la police d'Etat, qui me dit en un allemand très correct :

— Je connais assez les Allemands pour savoir que, si la chose était sérieuse, ils ne s'y prendraient pas d'une manière aussi maladroite. Mais, dites-moi, quel intérêt pouvez-vous bien avoir à connaître le nombre de cochons de la ferme de la Haie ?... Aussi bien, que venez-vous faire à Bayencourt ?

Je lui expliquai que j'avais l'intention de décrire, dans le cadre de la Grande Guerre, l'histoire dramatique d'un Allemand naturalisé en France. Ayant trouvé la trame et les données de mon roman, j'avais choisi pour cadre Bayencourt, à cause de son nom qui m'avait plu. Cela suffit à convaincre le fonctionnaire, et mon interrogatoire devint une vivante conversation franco-allemande.

Pendant plus de trois ans, j'ai vécu par la pensée dans ce petit village, forgeant les événements, jusqu'au jour

où « L'Allemand de Bayencourt » fut définitivement écrit. Le livre parut. La presse allemande lui fit bon accueil et le considéra comme une contribution importante au rapprochement franco-allemand. Il trouva à l'étranger, et surtout en France, le même accueil favorable.

De nouveau, les premières fleurs d'automne s'épanouissent, comme au jour de la visite mystérieuse à Bayencourt de ce pseudo-Anglais qui était un Allemand et qui faillit provoquer un incident. Cette fois, c'est son fils qui parcourt le village à bicyclette. Il constate que les épisodes qui marquèrent la visite de son père sont restés vivants jusqu'au moindre détail dans la mémoire des habitants de Bayencourt. Même une deuxième « Grande Guerre » n'a pu les effacer. On se souvient de tout, et c'est à qui contera le plus. Peu à peu, le petit cabaret s'empplit jusqu'à la dernière place. Quelle était donc cette histoire avec un officier allemand ?

Le visiteur écoute : Oui, il y a peu de temps, des officiers allemands d'un grade élevé sont venus en auto et ont parlé du livre. Ils ont pris des photos. Ils ont même photographié le maire, et sont allés aussi à la ferme de la Haie.

On a confirmé plus tard que, pendant cette tournée des officiers inconnus, il ne fut pas seulement question du livre, mais de quelque chose de plus personnel : de rapports de parenté de l'un d'eux avec un ancêtre émigré autrefois en France. Les visiteurs ont établi un rapport avec les événements relatés ou imaginés dans le livre ?

C'est justement cette imprécision que les gens de Bayencourt ont mise à profit pour se chercher et, finalement, pour se découvrir eux-mêmes, peu à peu, dans le tissu du réel et de l'imagination.

« Je suis persuadé, écrit le fils à son père, que « l'Allemand de Bayencourt » ne tardera pas à devenir bientôt une figure légendaire. Plus d'un est déjà vraiment persuadé qu'il y a eu un Allemand vivant, ici, avec sa femme, une Française, et qu'il a été fusillé comme traître, pour avoir dénoncé une patrouille allemande. Ils croient que l'Allemand qui est venu en 1933 et, après lui, le groupe d'officiers ont fait uniquement des recherches à Bayencourt, parce que l'Allemand du livre était un des ancêtres du premier. »

On ne s'étonnera pas si ce petit village au nom sonore commence à devenir, pour moi aussi, légendaire. Déjà, pendant la dernière guerre, j'avais reçu, un jour, une esquisse exacte de Bayencourt et de la ferme de la Haie ; elle m'était envoyée par un jeune ami qui avait vu le livre prendre naissance dans sa première forme dramatique. Il y avait ajouté une photographie trouvée dans une tranchée française. C'était celle d'un soldat du 72^e régiment d'infanterie, le même dans lequel j'avais situé le fils de mon héros, et lorsque, plus tard, je fus le puissant livre de guerre d'Ernst Jünger : « Le Bois 125 », je constatai que ce petit bois était tout près de Bayencourt et que la ferme de la Haie se trouvait plusieurs fois mentionnée dans le livre.

Ne semble-t-il pas que la France et l'Allemagne se soient donné un singulier rendez-vous dans ce petit coin perdu ?

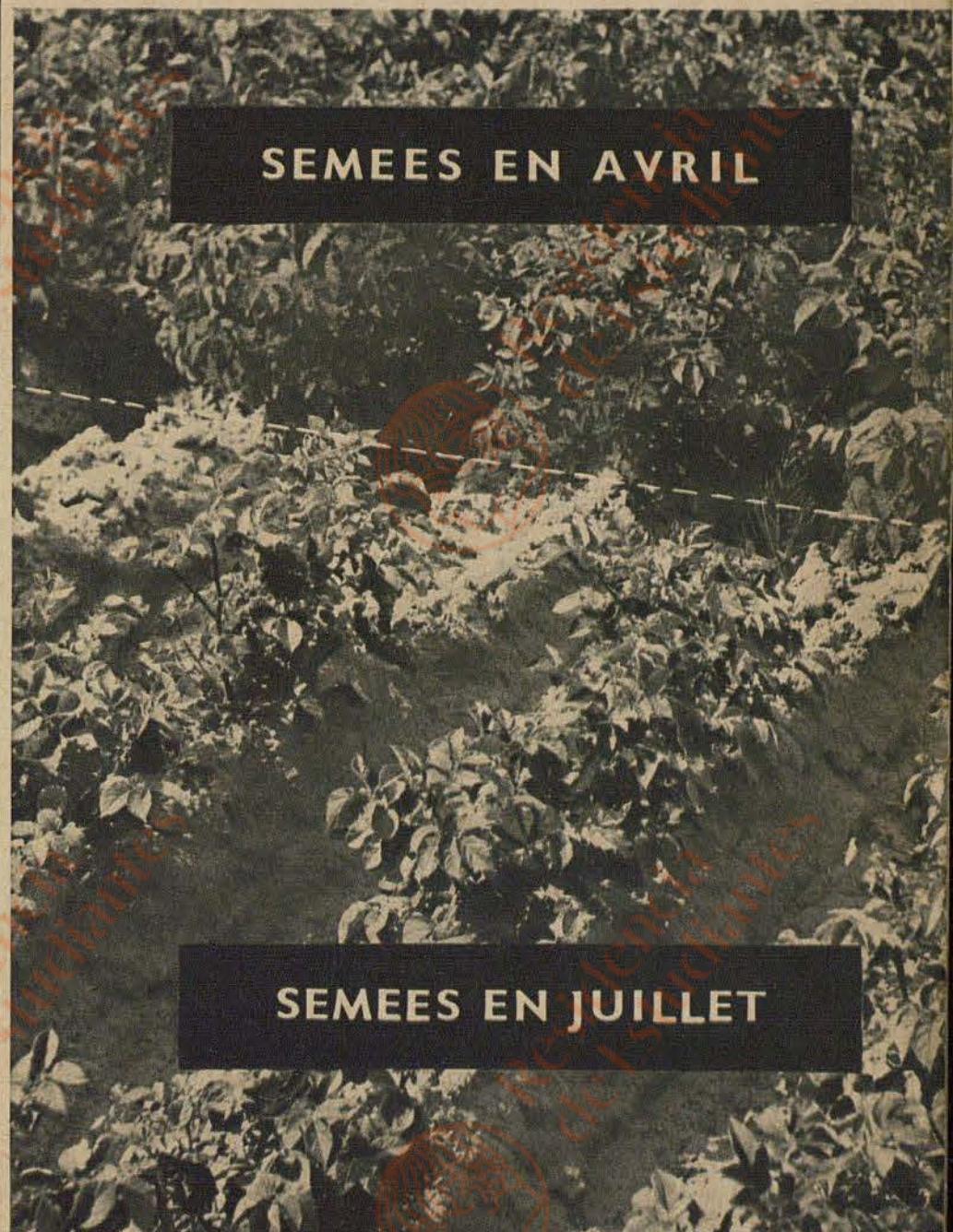
Adam Kurkoff



Les laboratoires allemands découvrent et cultivent
la pomme de terre « rapide »

pommes de terre à l'examen Ces expériences scientifiques en série ont pour fin de connaître les principes de l'engrais favorisant le plus une croissance rapide des tubercules

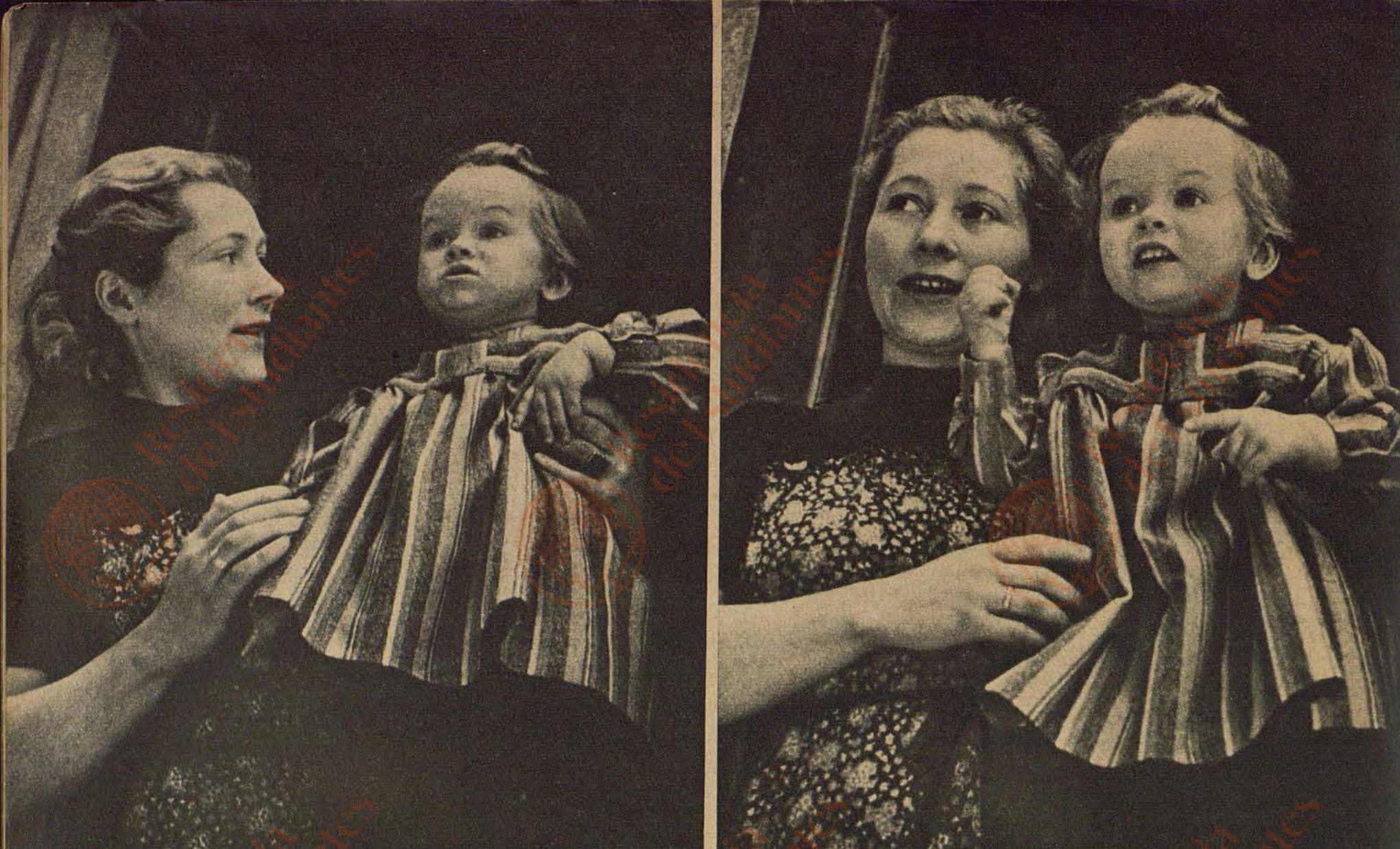
SEMEES EN AVRIL



SEMEES EN JUILLET



Variétés de « longue journée » et de « courte journée ». Tout agriculteur sait qu'en général la pomme de terre demande la lumière « montante » pour son développement, c'est-à-dire celle des jours précédant le solstice d'été. De longues années d'études ont permis de découvrir et de cultiver des variétés se développant également pendant la lumière décroissante et qui poussent en peu de temps : les variétés de « courte journée ». Après la récolte de l'orge d'hiver, cette variété peut être plantée dans les champs moissonnés et, avec un engrangement approprié, on peut la récolter en même temps que la variété de « longue journée ». C'est un important facteur dans le ravitaillement.

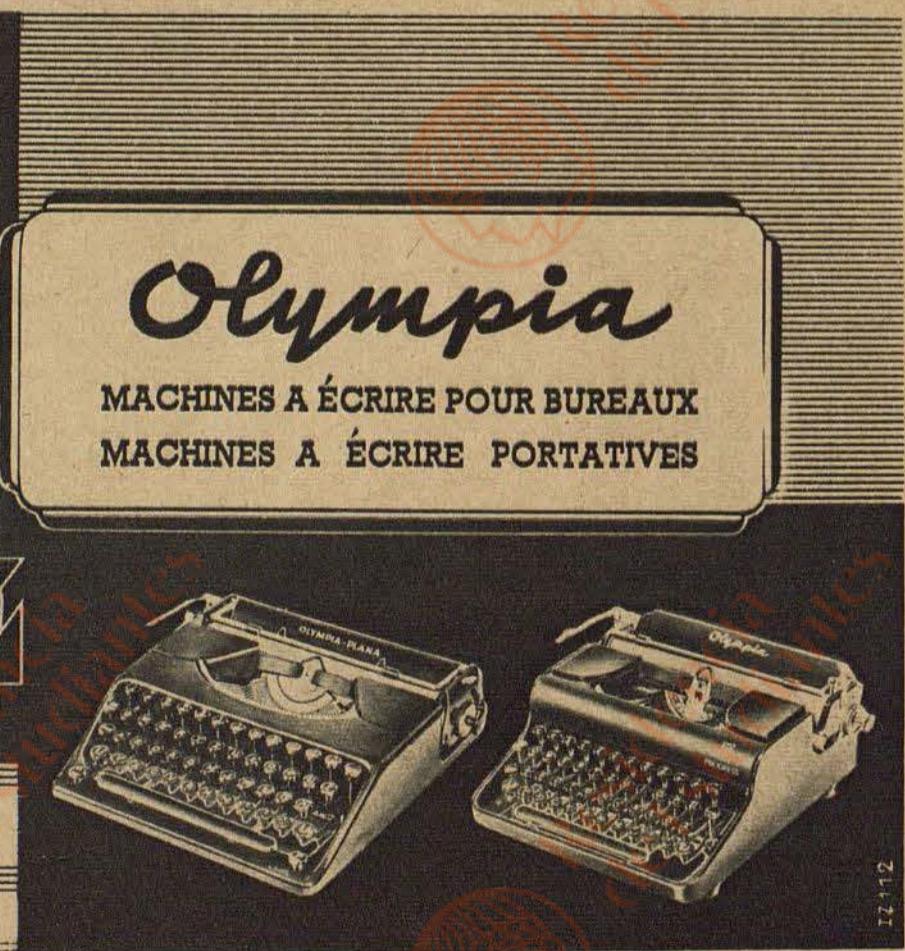


Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

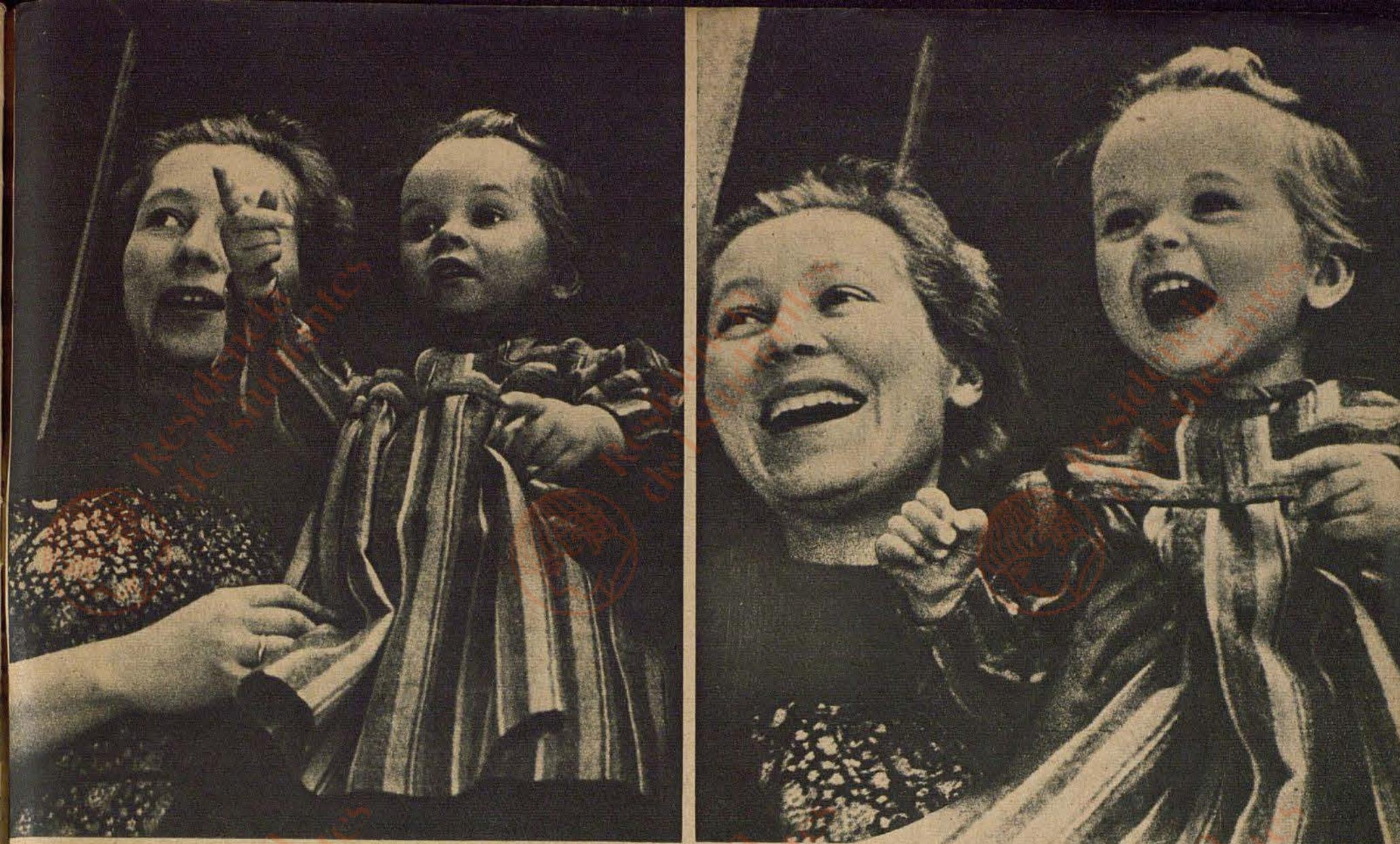
En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Antwerp.
En vente à : Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb.
Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.



29, rue de Berri,
Balzac 42-42.



ATTENTION ET RECONNAISSANCE

Quatre photos sans commentaires

Le premier appareil métallique du monde

C'est en 1840 — peu nombreux sont certainement ceux qui connaissent cette date historique — que fut créé le premier appareil métallique du monde. Ce fut... un Voigtländer!

Un appareil Voigtländer moderne représente l'expérience de tout un siècle, il est doté des derniers raffinements de la technique, comme, par exemple, l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattant.



Voigtländer
les appareils de renommée mondiale!

Crin synthétique

PERLON

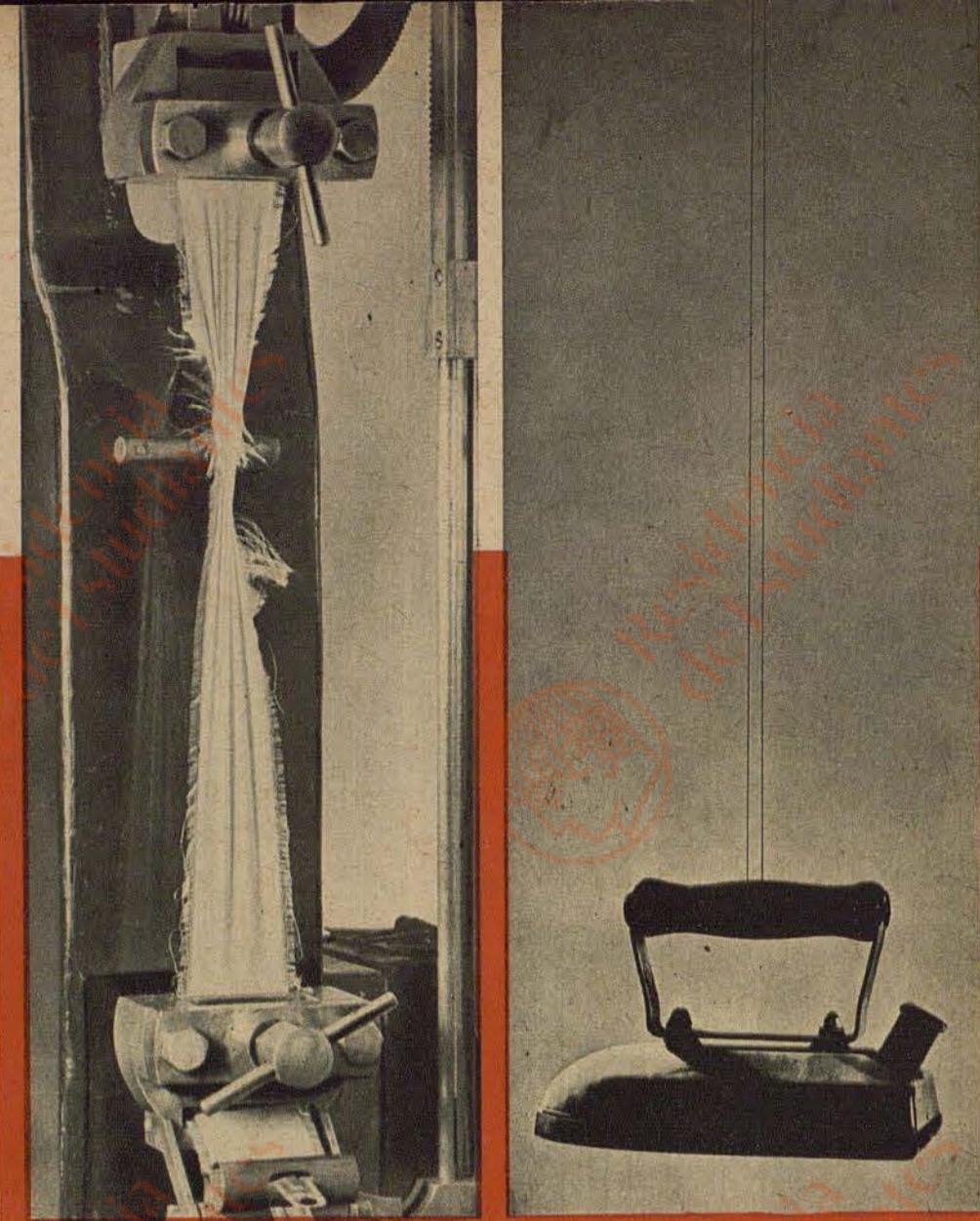
Plus solide que la soie naturelle!



Une chaîne en verre! Non! Un crin de Perlon enchevêtré, vu sous le microscope. Cette nouvelle création magistrale de la chimie inaugure une révolution dans le domaine du textile.

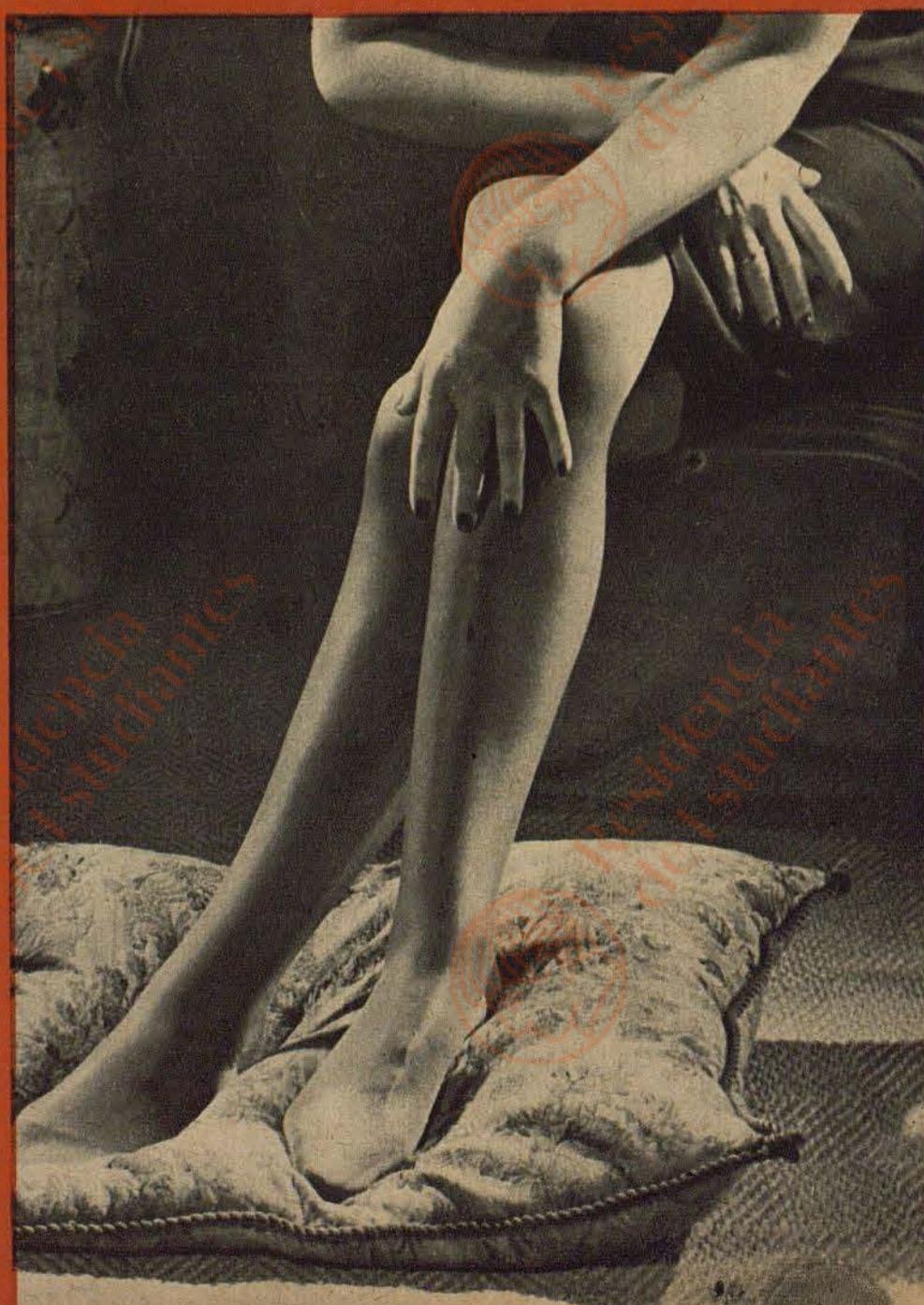
Brosse à dents en crins Perlon.
Comme le montre l'agrandissement,
même un long usage les abîme peu.

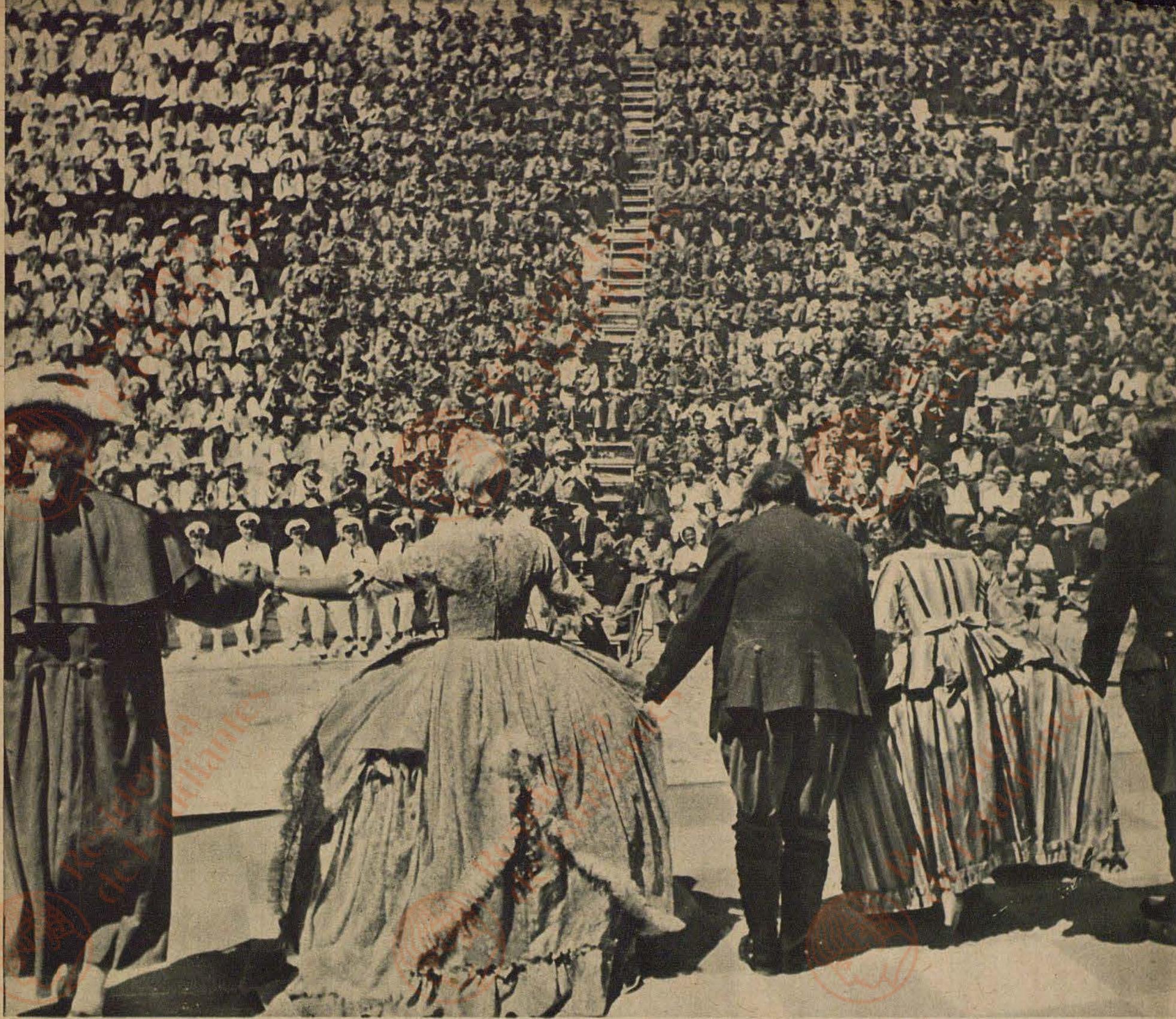
→
70 fois porté, 70 fois lavé,
et toujours comme neuf.
C'est le bas de Perlon.



Mis à l'épreuve de solidité, le crin Perlon « résiste 50 % plus résistant que la soie naturelle ».

Preuve de résistance! De minces fils de Perlon supportent un lourd fer à repasser.

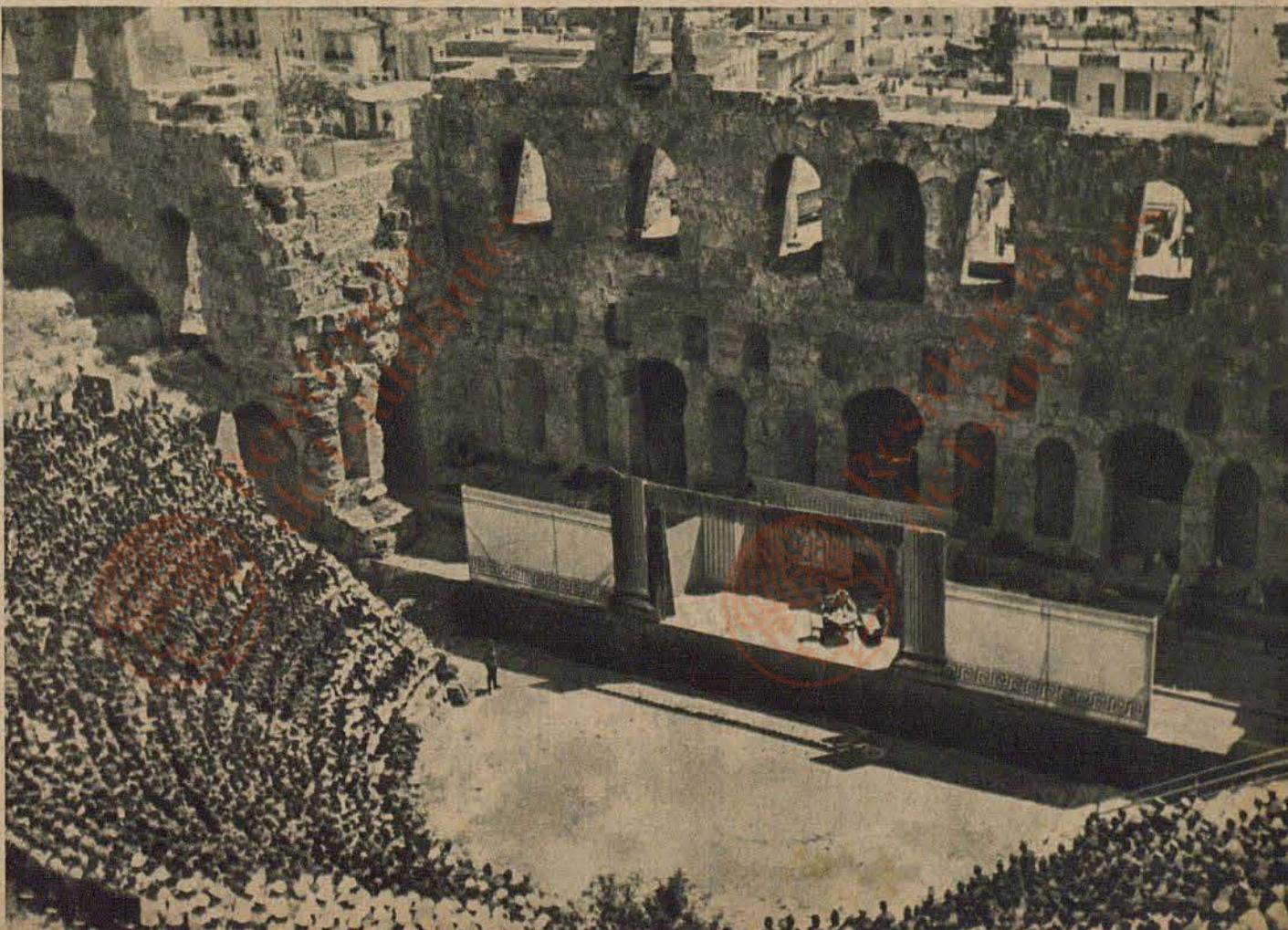




Pendant les prises de vues du film «Théâtre aux armées». Les artistes s'inclinent et les spectateurs, soldats de toutes les armes, applaudissent.

A l'ombre de l'Acropole

DEVANT l'ancien amphithéâtre Hérode Atticus, maintenant bondé de soldats de la Wehrmacht, jouent des artistes allemands, membres d'une troupe de théâtre aux armées qui se rend partout où se trouvent les combattants. Ces constantes attentions artistiques à l'égard des soldats, des critiques étrangers les ont qualifiées « l'une des plus formidables inventions du Reich ». On vient de tourner, à ce même endroit, un film dont l'action dramatique reflète la vie d'une troupe de théâtre aux armées.



Vu de l'Acropole. Sur la scène du Théâtre Hérode Atticus, on joue une comédie allemande classique

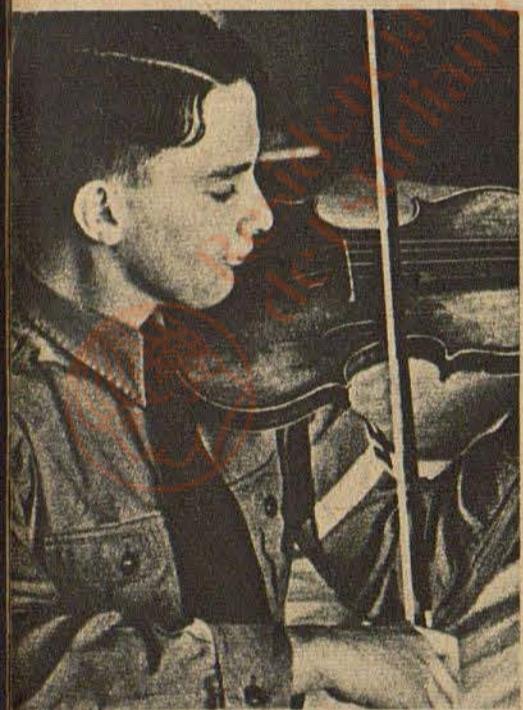
Clichés du correspondant de guerre Dick (PK)



Au concours international de musique de la Jeunesse à Weimar: Une Belge et un Danois risquent une conversation. Le sujet qui préoccupe auditeurs et participants de 14 nations n'est pas sans intérêt: qui sera le meilleur violoniste, harpiste ou pianiste d'Europe?

LES MEILLEURS MUSICIENS D'EUROPE ...DE MOINS DE DIX-HUIT ANS

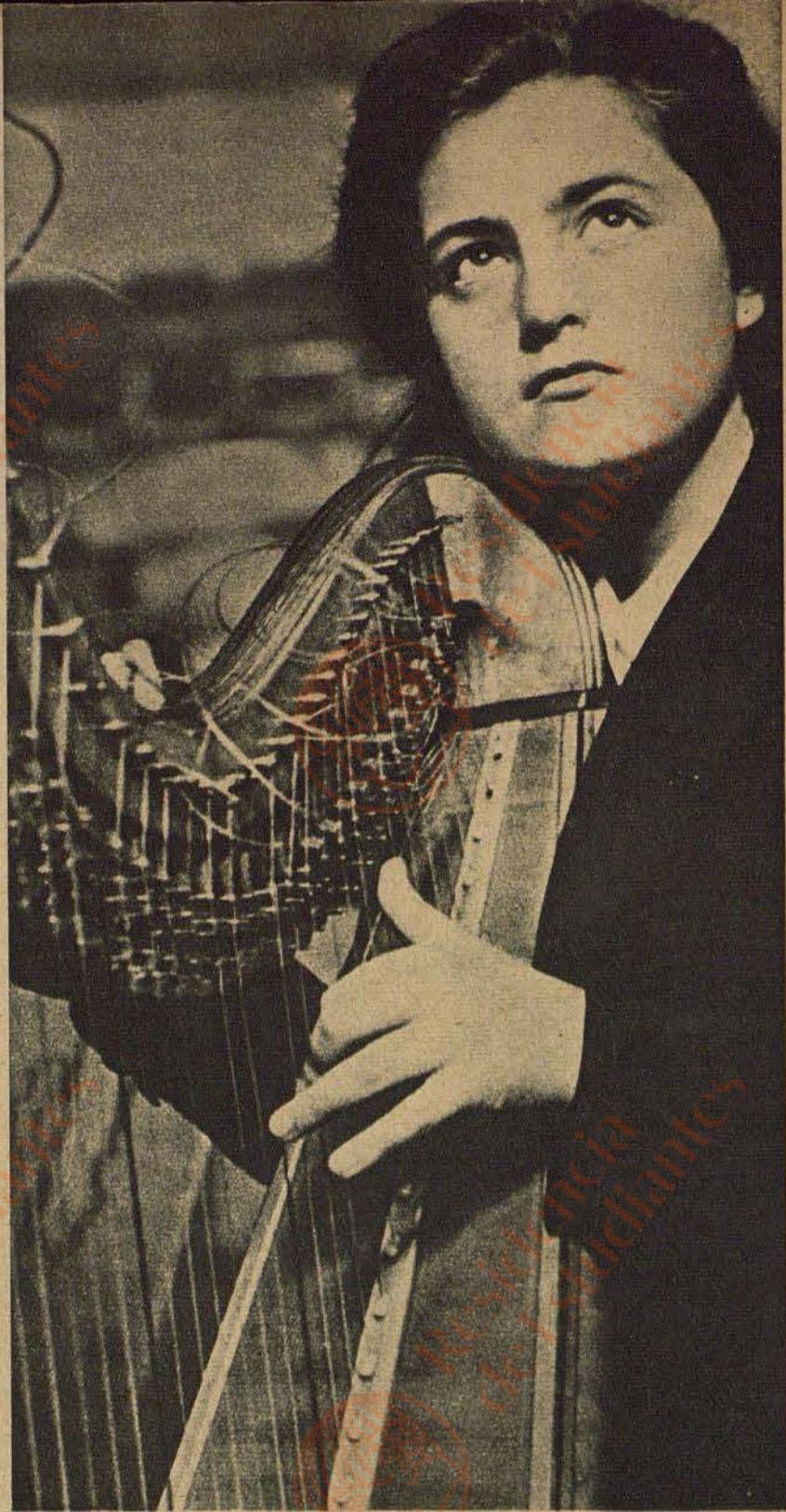
A l'occasion d'un congrès international de la Jeunesse, à Weimar, qui se continua à Florence, on organisa un grand concours musical. La limite d'âge était fixée à dix-huit ans pour les garçons, pour les filles à vingt et un ans. Tous les participants étaient titulaires de performances extraordinaires. Qui sait si l'un ou l'autre des lauréats de Weimar ne se fera pas bientôt une renommée mondiale comme virtuose. Wilhelm Voigt, reporter-photographe de «Signal», a photographié pour nous quelques concurrents.



L'Allemand Otto Schärnack joue d'un instrument précieux, un véritable Amati. Il dut partager le premier prix de violon avec...



...l'Italien Mario Stasi qui témoigna d'une valeur égale.



L'Italienne Giuliana Bressan obtint le premier prix de harpe.



Le Roumain Mihai Constantinesco se vit attribuer le second prix. Sûr de sa virtuosité, il attend le moment de jouer.



L'Espagnol Jesu Corvino, ravi, tout heureux, son violon. Il n'a que douze ans. Cependant, on lui décerna le 5^e prix.



Heli Finkenzeller

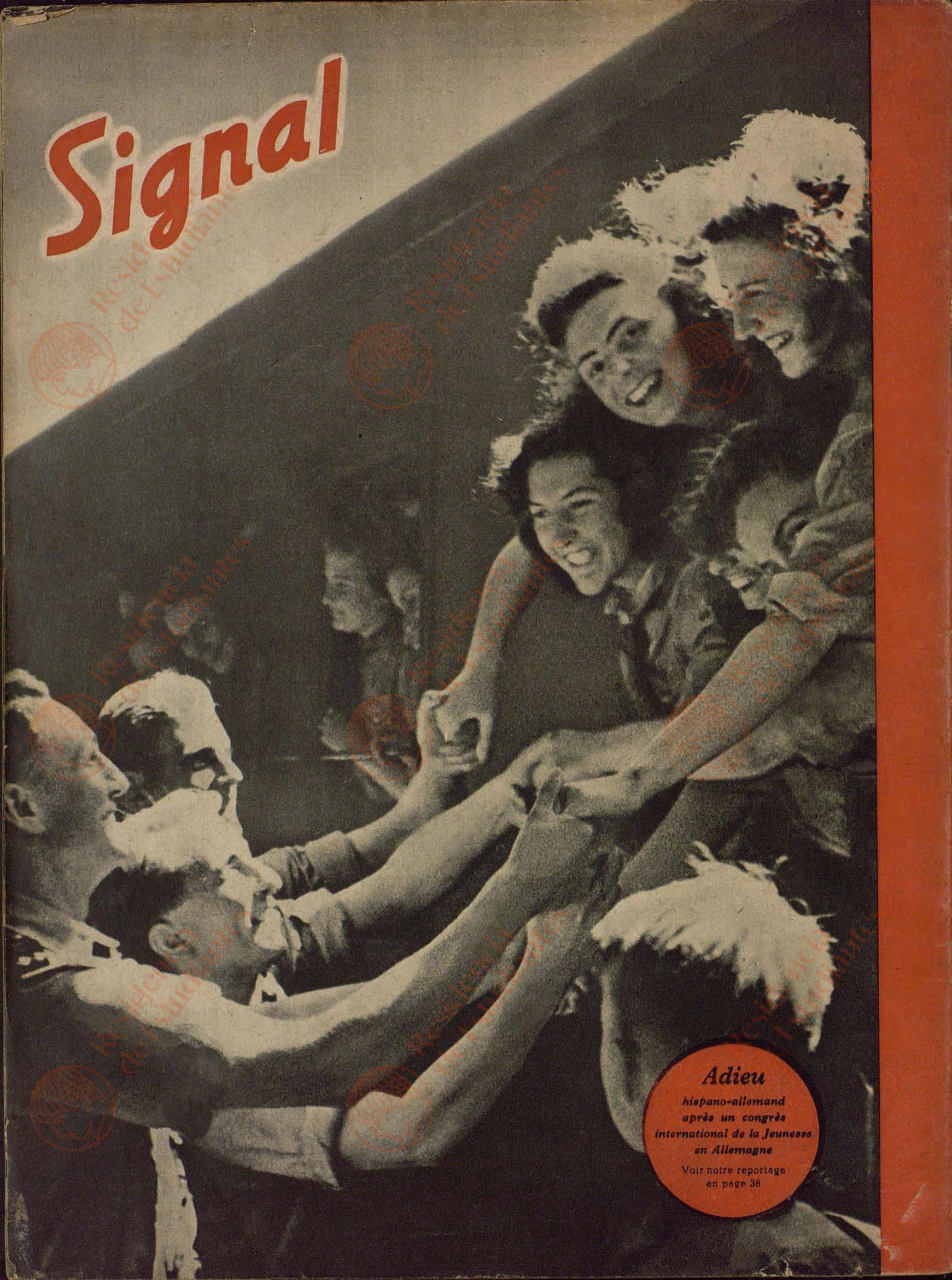
joue dans "Fronttheater", un film de la Terra
et dans "Das Bad auf der Tenne", un film de la Tobis



Signal

hecto
de signal

Revista
de juventud



Adieu

hispano-allemand
après un congrès
international de la Jeunesse
en Allemagne

Voir notre reportage
en page 38